

**Le Mémorial de Caen, Cité de l'histoire pour la Paix**

*Conférence d'ouverture  
de la 4<sup>e</sup> université  
européenne de la paix*

## SOMMAIRE

<b>Les débarquements : prélude à la libération de l'Europe occidentale .....</b>	<b>4</b>
<b>Présentation du Mémorial pour la paix de Caen .....</b>	<b>12</b>
<b>Échanges avec la salle .....</b>	<b>31</b>

*En participant à l'université de la paix, le groupe Carrefour souligne son attachement à la région et à son histoire. Ce soutien lui permet également de renforcer son engagement sur les plans économique et social.*

*De par sa position de premier distributeur européen, le Groupe privilégie les initiatives favorisant le développement des liens entre les différents pays de l'Europe.*

*Il se félicite donc de pouvoir apporter sa contribution au regroupement d'étudiants étrangers en Normandie, pour leur permettre d'échanger sur des thèmes fondamentaux tels que les droits de l'homme, l'environnement...*

*Des sujets en adéquation avec les valeurs du Groupe et défendues par ses collaborateurs au travers d'actions menées via la Fondation internationale carrefour.*

## ***Les débarquements : prélude à la libération de l'Europe occidentale***

---

### **M. Rémy Desquesnes**

Bonjour et bienvenue à Caen.

Le débarquement allié de juin 1944 et la bataille de Normandie figurent parmi les opérations décisives de la Seconde Guerre mondiale, même si ces offensives tardives dans le déroulement du conflit ne mettent pas fin à la guerre. La victoire des Alliés dans la poche de Falaise s'inscrit dans la suite d'une longue série de durs combats et n'a rien à envier aux noms célèbres d'El Alamein, de Koursk ou de Monte Cassino. Comme celle de Stalingrad, la victoire des Alliés en Normandie ne constitue qu'une étape vers le triomphe final. A l'origine du retour des Alliés en Europe occidentale, le débarquement de Normandie n'est nullement miraculeux, de même qu'il n'est pas unique. Cette grandiose opération a largement bénéficié des enseignements tirés des expériences amphibies précédentes menées par les Alliés.

Je vous propose donc, puisque nous sommes en Normandie, de traiter aujourd'hui des grands débarquements alliés effectués sur le front Ouest entre 1942 et 1944, opérations qui préludent à la libération de l'Europe occidentale. Auparavant, je rappellerai en quelques mots l'élaboration du plan stratégique allié au printemps 1942

### ***Le plan stratégique allié***

Depuis le milieu de l'année 1940, les Alliés n'avaient plus, en Europe, de contact direct, sur terre, avec l'armée allemande. Cela signifiait que, pour ouvrir un front, ils devaient lancer des opérations de débarquement sur une échelle encore jamais tentée. Cette question du retour des Alliés sur le Continent allait faire naître au grand jour des tensions entre les Alliés.

*Les Américains* étaient partisans d'une stratégie directe. Pour en finir avec l'Allemagne et mettre fin à la guerre, il suffisait, pour eux, de transporter en Grande-Bretagne hommes et matériel en quantité suffisante. Une fois ces approvisionnements achevés, le commandement américain proposait de traverser la Manche là où la distance d'avec la côte française était la plus faible (Pas-de-Calais) puis de foncer en direction de Berlin.

Cette conception stratégique n'était pas du tout partagée par Churchill. Pour *le Premier Ministre britannique*, vouloir attaquer l'Allemagne de front, alors que la *Wehrmacht* restait une armée redoutable équivalait à aller au suicide. A la place d'une attaque frontale, Churchill préférait une approche indirecte. Il proposait d'attaquer l'Axe dans ses conquêtes les plus lointaines, sur la périphérie de son empire, c'est-à-dire sur des fronts secondaires. Là, les Alliés avaient des chances de remporter un succès militaire, ce qui ne manquerait pas de produire un effet bénéfique sur les populations des pays occupés. Ce désaccord sur la manière de gagner la guerre devait se prolonger au cours du printemps de 1942. Finalement, après une certaine hésitation, Roosevelt se rallia à la *stratégie périphérique ou d'enveloppement* proposée par l'état-major britannique. Le premier assaut de grande portée aurait lieu sur les côtes de l'Afrique du Nord.

### ***Grandes opérations amphibies alliées (1942-1944)***

Si l'on exclut l'opération conduite au cours de l'été de 1942 par les Canadiens contre le port de Dieppe, opération qui s'apparente plus à un raid de grande envergure qu'à un véritable débarquement, les Alliés ont mené entre 1942 et 1944, quatre offensives majeures sur le front Ouest.

#### **1. Le raid sur Dieppe du 19 août 1942**

Situé à mi-chemin entre la retraite de Dunkerque et le débarquement de Normandie, le raid sur Dieppe, dit opération *Jubilee*, constitue la première agression de grande ampleur tentée par les Alliés occidentaux contre la *Wehrmacht* sur les côtes de France. Reposant presque totalement sur les épaules de l'armée canadienne, l'opération se fixait l'objectif de débarquer environ 6 000 hommes sur un front d'une vingtaine de kilomètres s'étendant de part et d'autre de la station balnéaire de Dieppe et d'infliger à l'ennemi un maximum de dommages. Une fois les objectifs atteints, les assaillants devaient se retirer puis regagner l'Angleterre. En dépit du courage des soldats canadiens, Dieppe fut un véritable fiasco ; mais de cette épreuve meurtrière, le commandement allié devait tirer d'utiles enseignements sur le plan tactique. Cependant, l'essentiel n'est pas là : d'une façon inhumaine, sans aucun doute, *Jubilee* devait fournir une réponse claire à la question que se posaient les stratèges concernant les chances de succès d'un débarquement dans un port tenu par l'ennemi. En montrant qu'un assaut frontal était à coup sûr voué à l'échec, *Jubilee* devait encourager l'état-major allié à poursuivre ses recherches en vue de mettre au point le projet révolutionnaire des ports artificiels.

## **2. Le débarquement en Afrique du Nord du 8 novembre 1942**

C'est sur les côtes de l'Afrique du Nord, comme le souhaitait Churchill, et non sur le littoral de la Manche que se déroulait trois mois après le raid sur Dieppe le premier grand débarquement anglo-américain. Baptisée *Torch*, l'opération placée sous le commandement du général américain Eisenhower représente l'étape initiale du plan de guerre britannique visant à attaquer les puissances de l'Axe dans leurs conquêtes les plus lointaines. Reprendre l'initiative des combats contre l'Axe sur un théâtre d'opérations secondaires, chasser les Italo-Allemands d'Afrique et répondre à la promesse faite à Staline d'ouvrir un second front en 1942, tels étaient les objectifs stratégiques de *Torch*.

Long de près 1 500 km, le secteur d'attaque choisi s'étendait de Casablanca à Alger, c'est-à-dire sur les côtes à la fois de l'Atlantique et de la Méditerranée. Cet allongement exagéré du front d'assaut s'explique simplement par le refus des Alliés de courir le risque de se trouver pris au piège en Méditerranée par un éventuel blocage du détroit de Gibraltar.

Trois débarquements étaient prévus : un dans le secteur de Casablanca sur la côte atlantique du Maroc et deux autres dans la région d'Oran et d'Alger. Une fois la mise à terre réussie, les troupes d'Eisenhower devaient marcher en direction de l'Est, à la rencontre de l'armée de Montgomery partie de la frontière d'Égypte, prenant ainsi les forces de l'Axe dans un gigantesque étau.

Deux forces navales, dont une partie des États-Unis et l'autre de Grande-Bretagne, comprenant plus de 200 navires de guerre dont plusieurs porte-avions débarquaient dans la nuit et dans la journée du 8 novembre environ 100 000 hommes. S'agissant d'une côte peu fortifiée, il avait été décidé que l'opération de mise à terre ne serait pas précédée d'un bombardement aérien ou naval des défenses des plages. Bien que traînant en longueur, le débarquement se déroulait à peu près comme prévu ; et, une fois la résistance sporadique des Français vaincue, on peut dire que les Anglo-Américains contrôlaient toute la côte Nord-Ouest du continent africain le 10 novembre 1942. Dans l'ensemble, les pertes restaient faibles : seuls une trentaine de bâtiments, surtout de petites unités (*landing craft*) avaient été coulés par des torpilles lancées par les sous-marins ennemis.

Du côté du commandement allié, on ne se faisait pas d'illusions et on se rendait bien compte que le succès facile de *Torch* était dû à un ensemble de conditions favorables (absence de fortifications côtières, surprise, médiocre riposte des défenseurs...). En dépit de sa réussite, *Torch* s'était déroulé avec une infinie lenteur par rapport aux prévisions. En raison du ressac, on avait mis à terre dans le secteur américain de Casablanca seulement la moitié des troupes et on avait accumulé d'importants retards dans le déchargement du matériel. Il en était résulté des retards dans la mise en route des unités. A ces décalages, il faut ajouter des pertes de

matériel dues à des collisions, à la surcharge des embarcations, ou encore à des erreurs de manoeuvre comme l'abaissement trop précoce des rampes rabattables des chalands d'assaut contraignant les soldats à nager sous le feu de l'ennemi ou provoquant l'asphyxie des moteurs des véhicules.

En outre, en raison de l'obscurité et des courants côtiers, de nombreuses colonnes d'embarcations d'assaut s'échouaient en dehors de leur secteur. Il en résulta un éparpillement des forces, un mélange des unités et des incohérences dans les déchargements (véhicules sur une plage, conducteurs sur une autre). Plus gênant, enfin, s'avéra le manque de blindés pour accompagner l'infanterie et détruire les nids de résistance lors de la phase d'assaut ou de la pénétration dans les terres. Pour leur grande majorité, les tanks étaient transportés à bord de bâtiments classiques qui exigent pour leur déchargement la capture préalable d'installations portuaires d'où de nouvelles attentes et pertes de temps. Bref, toutes ces approximations trahissaient encore l'insuffisance d'entraînement et le manque de matériel amphibie spécialisé.

### **3. L'opération Husky ou le débarquement de Sicile de juillet 1943**

Après avoir chassé l'Axe d'Afrique en mai 1943, les Alliés visaient l'objectif de prendre pied sur le continent européen par le biais de la Sicile, de rétablir la liberté de navigation en Méditerranée, de détacher l'Italie de l'Allemagne et d'obtenir son changement de camp. Grâce à *Husky*, les Alliés escomptaient à la fois soulager le front russe en attirant en Italie une vingtaine de divisions allemandes et, par la même occasion, faciliter la grande opération prévue en Manche (conférence de Québec) pour le 1er mai 1944.

Le projet d'assaut prévoyait un débarquement anglo-américain dans l'angle Sud-Est de l'île, sur un front de 160 km. Tout ce coin méridional offrait l'immense avantage de pouvoir être couvert par la chasse alliée basée dans l'île de Malte et en Tunisie. Toutefois, s'il présente de grandes plages de sable ou de galets, ce secteur convient moins à l'échouage des grands bateaux à fond plat en raison de l'inclinaison défavorable du rivage et du fait de la présence, en avant de la côte, de hauts-fonds. Pour lancer leur opération, les Alliés avaient amassé des moyens d'assaut gigantesque. Jamais, jusqu'à présent, on n'avait rassemblé une telle armada (plus de 3 500 bâtiments de toutes sortes) ni une telle flotte aérienne (4 000 appareils). Précédé du largage des deux divisions aéroportées, le débarquement par mer s'effectuait au clair de lune, à partir de trois heures du matin, le 10 juillet. Il consistait à mettre à terre plusieurs divisions d'infanterie, des véhicules, des canons et des chars. A peine avaient-ils mis pied à terre que les assaillants allaient devoir faire face à une vigoureuse contre-attaque menée par les blindés allemands dévalant les collines qui dominent les étroites plages siciliennes. L'adversaire avait bien calculé son coup : il lançait son offensive au moment critique qui suit toute

opération amphibie, alors que la tête de pont manque encore de profondeur et que l'assaillant ne dispose pas encore de la totalité de ses moyens de combat. Finalement, après de longues heures de féroces combats, la situation fut rétablie et, en dépit de leur prompt et énergique réaction, les Allemands ne parvinrent pas à rejeter les assaillants à la mer.

Bénéficiant des enseignements tirés de *Torch* et des expériences acquises par les Américains dans le Pacifique, *Husky* marque un grand pas en avant dans l'histoire des opérations amphibies. A vrai dire, la Sicile préfigure plus le débarquement de Normandie qu'elle ne rappelle l'Afrique. Grâce à l'utilisation, pour la première fois sur le théâtre d'opérations européennes, d'une flotte de *landing ships tanks (LST)*, ces grands bâtiments capables de transporter plusieurs dizaines de chars et de s'échouer en bordure de rivage, un débarquement de grande ampleur, en dehors des ports continentaux devenait possible. Véritable arme secrète des Alliés, les *LST* doublés en Normandie des ports artificiels, autre révolution dans l'histoire des opérations nautico-terrestres, donnaient au commandement une grande souplesse et décuplaient le facteur surprise.

A la mi-août, après cinq semaines de violents combats menés par un demi-million de soldats alliés, l'île était libre et Mussolini renversé. A partir du tremplin que constituait la Sicile, les Alliés, sous la pression de Churchill, décidaient de passer en Italie du Sud. Pendant que les Britanniques franchirait le détroit de Messine, le 3 septembre, une armée américaine débarquerait plus au Nord, au voisinage de Naples, dans le golfe de Salerne, sur les arrières de l'ennemi.

#### **4. Les débarquements d'Italie de septembre 1943 et de janvier 1944**

Exécuté à contrecœur par les Américains, le débarquement dans le golfe de Salerne, au sud de Naples (opérations *Avalanche*) ne présente ni l'ampleur ni la résonance de *Husky*. Il en sera de même pour l'opération suivante qui se déroule en bordure de la côte tyrrhénienne de part et d'autre d'Anzio et de Nettuno, deux ports de pêche situés au sud de Rome. Pressés d'en finir avec la guerre et, en particulier, avec le détour en Méditerranée imposé par les Britanniques, l'état-major américain après la Sicile ne poursuivait plus qu'un seul objectif : préparer le grand retour des Alliés sur le continent européen grâce à un puissant assaut lancé en Manche, au printemps de 1944. C'est seulement à partir de la *bridgehead* conquise en baie de Seine que les Alliés pouvaient espérer venir à bout du *Reich* et non en dispersant leurs forces sur plusieurs théâtres d'opérations. Conformément à cette conception stratégique, les Américains ne devaient participer aux opérations d'Italie que du bout des lèvres. Bien qu'elle ait été coûteuse en vies humaines, la campagne d'Italie immobilisait, au printemps de 1944, 22 divisions allemandes contre 8 à la veille du débarquement dans le golfe de Salerne, en septembre 1943. Si les 14 divisions ainsi

neutralisées dans la péninsule méditerranéenne avaient été sur le front Ouest, le débarquement de Normandie eût été infiniment plus difficile.

## **5. Opération Overlord du 6 juin 1944**

En ce début d'année 1944, le commandement allié semblait maîtriser parfaitement la technique des opérations amphibies. Outre les leçons tirées des opérations en Méditerranée, il bénéficiait des enseignements fournis par les multiples expériences amphibies menées par les Américains dans le Pacifique. Les *LST*, ces bâtiments emblématiques de l'opération *Overlord*, n'ont-ils pas d'abord été utilisés dans le Pacifique ?

Le débarquement de Normandie offre de grandes similitudes avec celui de Sicile, qu'il s'agisse de la conception générale de l'opération, de l'articulation des forces, des bombardements préliminaires, des manoeuvres d'intoxication de l'ennemi, des opérations de diversion, de l'utilisation massive des troupes aéroportées ou encore des forces mises en action (160 000 hommes en Sicile, 156 000 en Normandie). On le voit, il y a bien une filiation entre ces grands assauts amphibies.

Toutefois, il serait exagéré de dire qu'*Overlord* ne représente qu'une simple répétition de *Husky*. Le débarquement de Normandie constitue une opération particulière parce qu'il se déroule en Manche, cette mer à fortes marées et sur un littoral puissamment fortifié par la *Wehrmacht* depuis le printemps de 1942. L'originalité de l'opération tient d'abord à la mise en place, au large de la côte, de deux ports artificiels destinés à pallier l'insuffisance des déchargements sur les plages, à l'incroyable concentration des moyens offensifs destinés à créer une brèche de 80 km dans le mur de l'Atlantique (soit deux fois moins qu'en Sicile où la côte était médiocrement mise en défense) ou encore à l'utilisation de chars amphibies faute de gros *LST*, cibles privilégiées en cas d'attaque aérienne ennemie. Enfin, la présence de milliers d'obstacles sur les plages devait contraindre Montgomery à renoncer à un assaut à marée haute (à la différence des opérations lancées en Méditerranée) et à un assaut de nuit, en raison des risques de collision entre les embarcations, sur ce front étroit. Finalement, il ressort que la mise à terre des troupes au petit matin a plutôt constitué un facteur qui a désorienté le commandement allemand.

Voilà comment la libération de l'Europe occidentale est venue de la mer. Nous allons voir maintenant divers documents (cartes, affiches, caricature,...), puis, nous passerons à la projection du film et aux questions.

Toutefois, il serait exagéré de dire qu'*Overlord* ne représente qu'une simple répétition de *Husky*, ne serait-ce que parce qu'il se déroule en Manche, cette mer à fortes marées, et sur un littoral puissamment fortifié par la *Wehrmacht* depuis 1942. L'originalité du débarquement de Normandie tient également à la mise en place, au

large de la côte, pour la première fois dans l'histoire, de deux ports artificiels, à l'incroyable concentration des moyens offensifs déployés par les Alliés pour créer une brèche de 80 km dans le mur de l'Atlantique et à l'utilisation de chars amphibies. Enfin, la présence de milliers d'obstacles sur les plages devait conduire le commandement à renoncer à un assaut de nuit et à marée haute.

Voilà comment la libération de l'Europe occidentale est venue de la mer. Je vais vous montrer maintenant quelques documents (cartes, affiches, caricatures...) puis nous passerons à la projection d'un film sur la bataille de Normandie et enfin je répondrai aux questions.

*Question : Quel fut le rôle de la Résistance dans la libération de la France ?*

C'est une question intéressante et qui mériterait une longue réponse. La Résistance ne pouvait, faute d'armements lourds et de troupes suffisantes, s'opposer à l'armée allemande. Seules les armées alliées pouvaient tenir tête à l'ennemi. La Résistance s'est donc orientée vers d'autres formes d'action comme : la fourniture de renseignements militaires, notamment sur le mur de l'Atlantique ou les chantiers d'armes secrètes. Après le Débarquement, les combattants clandestins, tout en guidant les soldats alliés ou en participant à la libération des villes (Paris) ont collaboré au maintien de l'ordre, au ravitaillement de la population ou à l'accueil des sans-abri ou des réfugiés.

*Question : Y a-t-il eu coordination sur le plan militaire entre les Alliés ?*

Ce ne fut pas très facile, en raison de l'éloignement des fronts. Mais les Alliés occidentaux ont manifesté la volonté d'aider la Russie soviétique. Je pense en particulier à l'opération sur Dieppe d'août 1942, destinée à attirer des forces allemandes sur le front Ouest et à soulager l'Armée rouge. Il existe d'autres exemples de coordination : je pense au débarquement en Sicile, en juillet 1943, qui intervient au même moment que l'offensive soviétique sur Koursk. De son côté, Staline avait promis de lancer une grande offensive au moment où les Alliés occidentaux tenteraient leur grand débarquement sur les côtes de la Manche et ce fut fait.

*Question : Que serait-il arrivé à l'Europe si le débarquement anglo-américain n'avait pas eu lieu ?*

On va se lancer dans l'histoire-fiction. Je crois que la réponse est simple : si les Alliés occidentaux n'étaient pas intervenus en 1944, en Manche, c'est l'Armée Rouge qui aurait libéré toute l'Europe. Hitler ne pouvait plus gagner la guerre, même avec ses fameuses armes secrètes.

### ***Me Bernard Blanchard, administrateur du Mémorial***

---

Nous sommes très heureux, cet après-midi, d'accueillir M. Marc Pottier, qui est professeur d'histoire et représente l'une des personnalités très importantes du Mémorial que vous avez visité. C'est lui qui s'occupe de tout le contenu historique ainsi que de toute la relation avec tous les étudiants, les lycéens et collégiens de France. Il en vient 130 000 tous les ans au Mémorial. C'est très important. Il va vous parler beaucoup mieux que je ne pourrais le faire de cette mission du Mémorial qui, précisément, consiste à éduquer à la paix. En effet, la paix n'est pas un bien qui tomberait comme cela du ciel ; cela se construit au quotidien par chacune et chacun d'entre nous.

Mais avant de lui laisser la parole, nous allons lui présenter les délégations, comme ce matin, afin qu'il prenne bien conscience de la dimension de l'auditoire auquel il s'adresse aujourd'hui. Cela commence par l'Albanie. L'Albanie est-elle représentée ? Allemagne ? Pouvez-vous vous lever, s'il vous plaît ? Azerbaïdjan ? Biélorussie ? C'est la première fois que nous accueillons des étudiants biélorusses. Bosnie ? États-Unis ? France ? Géorgie ? Hongrie ? Lettonie ? Lituanie ? Malte ? Monténégro ? République tchèque ? Roumanie ? Russie ? Serbie ? Turquie ? Ukraine. Le Royaume-Uni est également représenté.

## **Intervention de M. Marc Pottier**

---

### **M. Marc Pottier, professeur, historien et responsable pédagogique du Mémorial de Caen**

Bonjour à tous et à toutes. Je suis extrêmement honoré et satisfait d'être présent parmi vous cet après-midi, et d'avoir été invité par Me Blanchard à cette université de la paix, dans son édition de 2007. Honoré, je le suis parce que c'est toujours un moment de plaisir que de s'adresser à des jeunes venant de si nombreux horizons, de si nombreux pays, avec des cultures, des histoires également individuelles et des histoires nationales différentes. Cette université de la paix trouve aussi complètement sa place, son ampleur et sa légitimité ici, à Caen, dans une ville qui a été martyrisée en 1944. Je pense que, ce matin, avec l'intervention de M. Desquesnes, vous avez pu aussi prendre la mesure de l'ampleur qu'ont connue le débarquement et la bataille de Normandie et de ce à quoi pouvaient ressembler la Normandie et la ville de Caen au lendemain de ce tragique, mais aussi libérateur, été 1944. Caen et la Normandie n'étaient quasiment plus rien ; la ville de Caen était détruite à 75 %. Plus de 2 000 Caennais avaient péri sous les bombes pendant les plus de 100 jours qu'avait duré la bataille de Normandie.

Cette histoire aurait pu rester simplement ancrée dans le cœur et dans les esprits des Normands. Mais, à partir des années 70 et des années 80, une brillantissime idée s'est fait jour, qui a abouti à l'ouverture, en 1988, d'un lieu essentiel, situé ici à Caen mais aussi, plus largement, je pense en France, voire à l'international : ce lieu, c'est le musée Mémorial de Caen. Il s'agit d'un endroit que vous devez absolument — je dis bien absolument - avoir le temps, l'occasion et l'intelligence de découvrir et de visiter durant votre séjour ici, en Normandie. Le but de mon intervention de cet après-midi consiste à vous présenter ce qu'est ce musée. Il peut paraître un peu étonnant de se dire que l'on va entendre une explication *ex cathedra* sur ce qu'est un lieu, un musée. Cependant, je souhaite vous faire comprendre quelle vision de l'histoire et quelle vision de la mémoire se trouve ancrées dans ce musée Mémorial.

J'ai bien entendu, grâce à l'appel qui a été fait au tout début, que vous veniez de nombreux pays, de ces nombreux pays qui ont connu les souffrances, subi les affres de la Seconde Guerre mondiale et ce sont également beaucoup de pays qui ont des musées traitant de cette histoire. Ici, à Caen, nous avons décidé de le construire — je dis nous, les illustres fondateurs, dont notamment et surtout Jean-Marie Girault, l'ancien sénateur-maire de la ville de Caen. Ce dernier a eu, avec quelques fidèles, bien évidemment, mais aussi face à avec beaucoup d'opposition — je pense que Me Blanchard pourra vous expliquer en quoi cela n'a pas été simple, dans les années 80, de se dire que l'on allait construire ici à Caen un lieu, certes consacré à l'histoire du Débarquement et de la bataille de Normandie, mais surtout ayant la vocation de

faire réfléchir sur les raisons des guerres, les raisons des violences de la guerre, et la façon dont on pourrait mener une réflexion pour construire la paix. Voilà donc véritablement des objectifs très différents de simples musées classiques se bornant à raconter des problèmes ou des conflits militaires.

C'est donc un musée qui s'inscrit complètement, dès le départ, dans une visée d'éducation à la paix, mais c'est également un musée qui s'inscrit dans une optique de réconciliation des mémoires, et, notamment, de la mémoire franco-allemande. Il se pose peut-être comme l'endroit emblématique de la complète et finale réconciliation de cette histoire, très douloureuse et conflictuelle, que la France et l'Allemagne ont connue, aux XIXe et XXe siècles. N'oublions pas — n'oubliez pas — que trois guerres ont opposé la France à l'Allemagne : celles de 1870, de 1914-1918, mais aussi la Seconde Guerre mondiale, et qu'il était extrêmement courageux et difficile de penser, et surtout d'agir concrètement pour la réconciliation entre la France et l'Allemagne après 1945.

Un certain nombre d'événements tels, par exemple, la construction, bien évidemment, de la Communauté économique européenne, le traité de Rome, le traité de l'Élysée, et ce que nous connaissons aujourd'hui : cette Europe à 27. Voilà des éléments très concrets attestant de cette volonté de réconciliation, mais c'est une volonté de réconciliation qui a d'abord commencé par cette idée : essayons de faire, de retrouver, ou de trouver, probablement l'amitié entre la France et l'Allemagne. Et le musée Mémorial de Caen représente probablement un des éléments clés dans cette optique de réconciliation ; de réconciliation historique, mais également de réconciliation des mémoires.

***Que signifie cette idée de réconciliation des mémoires ?***

J'ai cru comprendre que certains d'entre vous venaient notamment des anciennes républiques satellites de l'Union soviétique, des Pays baltes. J'ai cru comprendre que certains d'entre vous étaient Litvaniens et d'autres Lettons. Vous avez probablement entendu parler du fait que, très récemment, un important incident, un incident diplomatique, mais aussi lié à des visions historiques différentes s'est déroulé entre la Russie et l'Estonie au sujet du déplacement d'une statue érigée à la gloire des combattants soviétiques ayant libéré l'Estonie du joug nazi. Le déplacement, de quelques centaines de mètres, de cette statue avait été considéré comme un affront extrêmement important fait à la Russie, mais aussi à la forte minorité russophone installée en Estonie.

C'est donc un débat historique très fort ; mais également un débat de querelles de mémoire très important, et de visions différentes de l'histoire entre l'Estonie, plus globalement les États baltes et la Russie. Nous retrouvons aussi cette question dans d'autres contextes historiques. Nous pouvons citer, par exemple, le cas de visions historiques différentes en Afrique du Sud, entre la communauté afrikaner blanche et la communauté noire. La libération de Nelson Mandela a marqué en quelque sorte

l'ouverture aussi de cette question de mémoire. Cette question de confrontation à des chocs historiques se retrouve aussi actuellement, par exemple, en Algérie, à propos de la période très douloureuse de la guerre d'Algérie, mais aussi de la guerre d'Algérie, ce conflit qui a opposé la France, entre 1956 surtout et 1962, mais aussi à propos du conflit plus récent, la guerre civile que l'Algérie a connue dans les années 1990. Vous avez probablement entendu aussi parler de ce conflit d'histoire et de mémoire au sujet du Chili, par exemple, avec la dictature du général Pinochet ou bien également au sujet de l'Argentine avec la Dictature des généraux.

Mais vous retrouvez cette question de l'histoire conflictuelle et de la mémoire douloureuse aujourd'hui encore en Espagne, par exemple. J'étais, la semaine dernière, à Guernica. Cette ville a construit un musée de la Paix, qui est consacré à l'histoire des bombardements du mois d'avril 1937, les bombardements de ce petit village du Pays basque espagnol par la légion Condor et par les aviations allemande et italienne qui soutenaient le général Franco. Ces bombardements avaient fait plus de 2 000 victimes, des civils, et avaient également amené la réalisation de ce tableau emblématique, magistral, traitant de la dénonciation de la violence et de la brutalité des guerres, *Guernica* de Picasso. Aujourd'hui encore, les Espagnols me confiaient qu'il leur était impossible de construire en Espagne un musée ayant pour vocation d'expliquer ce qu'avait été la guerre civile espagnole qui s'était déroulée entre 1936 et 1939.

Réfléchissez bien à vos histoires, réfléchissez bien à ce que l'on vous a appris dans vos universités ou dans vos écoles et vous constaterez qu'il subsiste assurément des conflits historiques encore forts entre nos pays. Ainsi aujourd'hui encore de très forts conflits perdurent sur la question de savoir quelle histoire raconter de la Seconde Guerre mondiale entre la Chine et le Japon, entre le Japon et la Corée, etc.... Voilà donc un conflit d'histoire important.

Le Mémorial de Caen a été construit, dès l'origine, dans l'optique de tenter d'écrire une histoire suffisamment puissante, forte, objective pour aboutir à cette sorte de neutralité intelligente, et d'avoir aussi l'idée de construire, de faire en sorte de construire une histoire à dimension, non pas simplement nationale ou franco-française, mais dans une optique de réconciliation entre la France et l'Allemagne.

Après ces propos d'introduction peut être généraux, posant un certain nombre de questions ou de problématiques de nature historique, mémorielle, voire philosophique, je voudrais tout simplement, grâce à la projection d'un bref extrait de 9 minutes, vous montrer en quoi le Mémorial a probablement relevé avec succès ce défi exceptionnel qui consistait à écrire, à montrer, dans des espaces de vie, des espaces à destination des près de 400 000 visiteurs qui, tous les ans, viennent au Mémorial, dont à peu près 130 000 jeunes scolaires, ce qui veut donc dire que ce musée, hormis les grands musées parisiens du Louvre, d'Orsay et quelques autres,

représente le premier musée de province visité en France ; c'est donc un musée vraiment incontournable.

Ici, au mémorial de Caen, le 6 juin 2004, s'est déroulée une manifestation très importante sur l'esplanade du musée Mémorial. Je vais vous laisser la regarder, l'écouter ; et, pour que vous l'entendiez et la compreniez encore mieux, je vais vous distribuer un petit ouvrage, un petit livre qui reprend l'intégralité des propos qui ont été tenus lors de cette cérémonie binationale ou internationale franco-allemande du 6 juin 2004. L'ancien président de la République française, Jacques Chirac et l'ancien chancelier allemand, Gerhard Schröder, ont probablement scellé et finalisé à cette occasion ce grand processus de réconciliation entre la France et l'Allemagne, qui, comme vous l'avez compris, n'était pas simple à obtenir ni à créer. Ces deux interventions sont très fortes de sens, très fortes de contenu et elles doivent nous faire tous réfléchir justement sur la façon de procéder pour aboutir, pour créer les processus permettant une réconciliation des histoires, afin de cheminer ensemble dans une optique d'éducation à la paix.

La première page de couverture du petit ouvrage en question présente les deux responsables politiques, évidemment ; puis il est proposé un petit rappel de cette grande journée historique du 6 juin 2004 en Normandie. Lors de la commémoration du 60<sup>e</sup> anniversaire du Débarquement, 17 chefs d'État et de gouvernement étaient réunis à Caen, invités à un grand dîner de gala offert en l'abbaye aux Hommes, par la mairie de Caen.

Le moment clé de la journée, celui qui probablement restera gravé dans la mémoire collective et entrera dans l'histoire, c'est justement cette cérémonie, dont nous allons voir quelques minutes de contenu. Il montre la poignée de main, l'accolade entre le président Jacques Chirac et le chancelier Gerhard Schröder. Le fait important est que cette manifestation se soit déroulée au Mémorial de Caen. Ce n'est pas neutre. C'est là que réside, je pense, la symbolique forte. L'important, c'est que, dans un musée - mais un musée construit d'une certaine façon, ce que je vous expliquerai par la suite - se soit déroulé cet événement.

Pourquoi cet événement était-il important ? C'est parce qu'il marquait le point final de tout un long travail de réconciliation avec, vous l'avez compris, la construction de l'Europe, avec également l'idée qu'il y avait un couple indispensable : le couple franco-allemand. Paris-Bonn à une époque, Paris-Berlin, aujourd'hui. Et il y avait eu, avant cela, un certain nombre de gestes forts ; je crois que les gestes revêtent aussi une certaine importance dans l'histoire. Celle-ci s'écrit avec des hommes, avec des acteurs, mais également avec les symboliques.

Je pense que le nom de la ville de Verdun vous évoque quelque chose : Verdun a été le lieu de la plus grande bataille de la Première Guerre mondiale : les Français et les Allemands y avaient perdu respectivement à peu près 300 000 combattants. En

septembre 1984 déjà, le président François Mitterrand et le chancelier Helmut Kohl s'étaient recueillis ensemble — ensemble — sur un champ de bataille et s'étaient tenu la main pour bien montrer que ce qui s'était déroulé entre la France et l'Allemagne entre 1914 et 1918, ne pourrait aujourd'hui plus jamais avoir lieu. Eh bien, en 2004, c'était une étape encore supérieure parce que c'était la première fois qu'avait été invité à des cérémonies commémorant le Débarquement et la bataille de Normandie le chancelier allemand du moment. Auparavant, cela aurait été impossible. Je me souviens encore de très importants débats qui s'étaient tenus en 1994, lors du 50e anniversaire du Débarquement et de la bataille de Normandie : on se demandait s'il était concevable d'inviter le chancelier allemand à une manifestation rappelant cette histoire-là en Normandie. La réponse était alors non. Le temps n'avait pas encore fait son oeuvre complète de réconciliation. En 1984, il eût été absolument inconcevable même de poser cette question.

Vous voyez donc qu'il faut du temps au temps pour que les blessures se cicatrisent véritablement et que l'on puisse construire une histoire réconciliée. Cette histoire réconciliée l'a été aussi parce que ce musée Mémorial a été construit. Je vous laisse maintenant écouter et puis surtout lire le texte qui est extrêmement intéressant et porteur de sens historique.

### ***Projection du film sur la journée historique du 6 juin 2004 en Normandie***

---

#### **M. Jacques Chirac, président de la République française**

*... C'est le lourd tribut que votre ville a payé pour sa libération. Le Mémorial de la paix où nous sommes réunis nous rappelle que la guerre n'est que destruction, souffrance et larmes. Mais il nous enseigne aussi tout le prix de la paix et de la réconciliation, de la liberté et de la démocratie. Cette paix et cette réconciliation, cette liberté et cette démocratie que vous incarnez aujourd'hui, M. le Chancelier fédéral, par votre présence ici, en France, sur cette belle terre de Normandie. En ce jour du souvenir et de l'espérance, les Françaises et les Français vous reçoivent plus que jamais en ami et ils vous reçoivent en frère.*

#### **M. Gerhard Schröder, chancelier de la République fédérale d'Allemagne**

*Monsieur le Président,  
Monsieur le Premier Ministre,  
Mesdames et Messieurs,  
mes Chers Concitoyens européens,*

*Il y a 60 ans aujourd'hui, Caen et la Normandie étaient le théâtre de souffrances*

*incommensurables et des dizaines de milliers de victimes jonchaient ce sol, ce même sol sur lequel de vaillants soldats avaient déployé leur bravoure pour libérer l'Europe. Le souvenir que la France garde du 6 juin 1944 est différent de celui de l'Allemagne. Et pourtant, ce souvenir a fait naître chez les uns et les autres la même conviction, le même sentiment.*

*Nous souhaitons la paix. Nous, Allemands, savons qui sont les auteurs criminels de la guerre. Nous sommes conscients de notre responsabilité face à l'histoire et nous l'assumons entièrement. Des milliers de soldats alliés sont morts en un seul jour. Ce fut un jour d'horreur. Ils ont payé la liberté de leur vie. Des soldats allemands sont également tombés parce qu'ils avaient été entraînés dans campagne meurtrière destinée à asservir l'Europe. Mais, dans leur mort, tous ces soldats étaient unis au-delà des deux camps qu'ils représentaient réunis dans le deuil de leurs parents, de leurs épouses, de leurs frères et soeurs et de leurs amis. Nous nous inclinons devant la douleur qui les accable.*

*Je voudrais également évoquer la mémoire des habitants d'Oradour qui, voici 60 ans, ont été les victimes des troupes SS déchaînées et de leur brutalité.*

*Le souvenir que la France et ses alliés gardent du 6 juin 1944, mais aussi les habitants de cette ville de Caen qui a tellement souffert est différent de celui que gardent la plupart des Allemands. Pour la France, ce jour historique a marqué la fin de l'Occupation que l'on attendait depuis si longtemps. Pour de nombreux Allemands, le 6 juin a symbolisé l'échec militaire définitif. D'autres Allemands l'avaient déjà compris depuis bien longtemps. Ils avaient déjà compris depuis longtemps que la tyrannie nazie annonçait inéluctablement l'effondrement moral que l'Allemagne. Un grand nombre d'Allemands ont d'ailleurs dû payer de leur vie dans les camps de concentration pour s'être opposés à ce régime de terreur. Face à la progression rapide des troupes alliées, les résistants allemands tentèrent de porter un dernier coup à la dictature le 20 juillet 1944. Cette tentative échoua et ils périrent pour une Allemagne meilleure.*

*Les cimetières militaires et les cicatrices de la Seconde Guerre mondiale imposent un devoir de chaque instant à tous les peuples européens et notamment au peuple allemand. Le devoir de s'opposer au racisme, à l'antisémitisme et à toutes les idéologies totalitaires. Les objectifs démocratiques auquel nous aspirons sont : la liberté, la justice et une vie digne pour tous dans la paix, sans haine religieuse, sans arrogance nationale ni aveuglement politique.*

*Dans la réalisation de ces objectifs, nous avons pour atouts la tolérance et la beauté rédemptrice de la culture européenne. Préserver ces objectifs a été et reste la notion que nous dicte le jour du 6 juin 1944. L'Europe a tiré les leçons du passé et je tiens à dire que nous, Allemands, nous les acceptons dans toute leur réalité. Une responsabilité incombe désormais aux citoyens de l'Europe et à leurs dirigeants politiques : celle de tout faire pour empêcher que les conflits guerriers, les crimes de guerre et le terrorisme ne s'enflamment plus nulle part.*

*Mesdames et Messieurs, le renversement de la dictature hitlérienne a été l'oeuvre des Alliés à l'Ouest et à l'Est. N'oublions pas non plus les millions de personnes victimes des nazis en Europe de l'Est, ni les femmes et les hommes des pays de l'alliance occidentale, mais également les soldats russes qui ont donné leur vie*

*pour la libération de leur propre patrie. Personne n'oubliera jamais l'histoire horrible de la dictature hitlérienne. Ma génération a grandi dans son ombre ; cela ne fait d'ailleurs que quatre ans que ma famille a retrouvé la tombe de mon père, soldat tombé en Roumanie. Je n'ai jamais connu mon père.*

*Mesdames et Messieurs, ce n'est pas aujourd'hui l'ancienne Allemagne de ces années sombres que je représente ici, aujourd'hui. Mon pays a retrouvé sa place au sein de la communauté des peuples civilisés. Cela a été l'aboutissement d'une longue étape. La construction d'une démocratie prospère et stable a demandé beaucoup de temps. En 1989, les citoyens d'Allemagne de l'Est ont réussi, au cours d'une révolution pacifique, à renverser la dictature communiste pour instaurer la liberté et réaliser l'unité.*

*Mais c'est également grâce à la France, qui nous a tendu la main en faisant preuve de générosité, de sagesse politique, que nous avons pu mener à bien la réunification de notre pays. Je vous suis particulièrement reconnaissant, Monsieur le Président, pour l'assistance continue que vous nous avez accordée à cet égard.*

*Cette journée du 6 juin 2004 constitue véritablement une occasion extraordinaire de remercier la France et ses alliés pour tout ce qu'ils ont fait pour l'Allemagne et pour son développement démocratique. Pour renverser la dictature hitlérienne, il a fallu des patriotes et des soldats. Et comme nous, Allemands, nous le savons. C'est la raison pour laquelle nous ne sommes pas pacifistes ; mais nous ne sommes pas non plus prêts à employer nos moyens militaires à la légère. Toutefois, dans les cas où une intervention militaire a été et reste nécessaire, l'Allemagne ne recule pas devant les responsabilités qui lui incombent pour défendre la paix et les droits de l'homme.*

*Mesdames et Messieurs, nous regardons maintenant les champs de bataille européens avec une profonde tristesse. Ce sentiment ne fait que renforcer la reconnaissance que nous éprouvons en constatant que la France et l'Allemagne n'ont jamais été aussi proches l'une de l'autre qu'aujourd'hui. La folie nationaliste s'est transformée en un partenariat européen.*

*Je lance un appel pour qu'ensemble nous mettions à profit cette journée de commémoration pour faire progresser notre oeuvre de paix. Nous voulons réaliser une Europe unie et libérale qui assume pleinement ses responsabilités pour la paix et la justice sur notre continent et dans le monde entier. Tel est donc notre espoir.*

*L'amitié franco-allemande est d'ailleurs née, elle aussi, sous le signe de l'espoir ; aujourd'hui, elle est caractérisée par la confiance et la fiabilité. Ce qui semblait impossible le 6 juin 1944 s'est entre-temps réalisé parce que les hommes et les femmes de nos deux pays l'ont ainsi voulu.*

*Je voudrais, Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs, citer l'exemple du destin du soldat allemand qui porte le nom de Hans Flind, originaire de Usedom. Il a combattu, lui aussi, en Normandie et il y a été fait prisonnier. Après sa libération, il a épousé une Française, puis il est resté dans ce beau pays de France. Quand cet homme, aujourd'hui âgé de 78 ans, évoque le 6 juin 1944, il a pour habitude de dire que pour nous tous ce fut le début d'une vie nouvelle, d'une vie plus heureuse. Ceux qui n'ont pas eu la chance de connaître cette vie plus heureuse,*

*tombés il y a 60 ans, méritent que nous entretenions leur souvenir dans un sentiment de profond respect. Nous savons qu'ils ne sont pas morts en vain car nous vivons aujourd'hui dans la liberté et dans la paix et nous leur en sommes reconnaissants. Nous promettons que nous n'oublierons jamais les victimes.*

## **M. Marc Pottier**

Il me paraissait intéressant de vous projeter ce film en raison de la symbolique des gestes qu'il montre, vous l'avez compris : l'accolade, la force, la puissance du geste. En 1984, le président François Mitterrand et le chancelier Helmut Kohl s'étaient tenu la main. Le 6 juin 2004, il fallait trouver autre chose. Ce jour-là, ce fut une accolade certes relativement virile, mais chaleureuse. C'est aussi le fait d'avoir choisi, comme vous l'avez compris, ce lieu, cette esplanade du Mémorial de Caen.

J'aborde maintenant les éléments de contenu, pour que vous compreniez mieux ce que représente ce musée que vous allez visiter. Je vais vous distribuer ensuite des entrées afin que, durant votre séjour, vous puissiez aller le visiter et comprendre cette histoire de la libération de l'Europe racontée dans un musée, le musée exemplaire d'une mémoire apaisée.

Déjà, cette image qui nous sert aujourd'hui d'élément de campagne de communication, ou publicitaire, s'avère, elle aussi, pleine de sens. Vous voyez dans ce rétroviseur cette moto, ce side-car allemand accompagnée de la phrase : "N'oublions pas demain". L'objectif consiste à aller vers le futur sans non plus omettre ni s'enlever de l'esprit cette histoire. Cette histoire de l'Occupation, cette histoire de la France qui se trouvait sous le joug, sous la botte nazie durant les années 1940-1945.

### ***A quoi ressemble le Mémorial ?***

C'est d'abord un grand bâtiment, un grand bâtiment blanc. Pourquoi blanc ? C'est parce que vous remarquerez que nombreux sont les bâtiments construits en pierre calcaire à Caen. C'est une pierre blanche, facile à tailler. Elle a été exploitée depuis le Moyen-Age ici, à Caen. Les carrières de calcaire ont servi, par exemple, à construire la plupart des grands édifices caennais, dont ce Mémorial de Caen. Mais aussi, à l'époque médiévale, lorsque de la Normandie dominait, contrôlait l'actuelle Angleterre - puisque le duc de Normandie était roi d'Angleterre depuis 1066 et la bataille d'Hastings - certains grands monuments londoniens comme la tour de Londres, l'abbaye de Westminster et la plupart des grandes abbayes d'Angleterre ont été construites avec cette magnifique pierre calcaire.

Mais, en 1944, la plupart des bâtiments, maisons et immeubles de Caen s'écroulent sous les bombardements alliés : les aviations américaine et britannique détruisent la ville. Caen a brûlé pendant plus de cent jours et on voyait l'incendie à plus de 100 km à la ronde, tellement il était gigantesque, paraît-il. Et, c'est volontairement que l'on a choisi comme emblème de l'université de Caen le Phénix,

ce phénix qui renaît de ses cendres. Vous verrez, en sortant de cet amphithéâtre, qu'il est érigé, à l'entrée de l'université de Caen, une statue. C'est celle du phénix, cet oiseau qui renaît de ses cendres. Il est là parce que l'université, elle aussi, a été détruite. Elle a été reconstruite au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Il a fallu plusieurs dizaines d'années pour que la ville soit complètement reconstruite. Et, en 1988, lors de l'inauguration officielle du Mémorial, c'est ce grand bâtiment que vous voyez, cette grande façade de calcaire qui est là pour rappeler justement toute la force de cette pierre qui avait servi à embellir, à enrichir la ville et qui avait été malheureusement détruite, elle aussi, lors des bombardements.

Le symbolisme est un élément clé de cette histoire du musée et des les valeurs portées. Ainsi, un autre symbole de ce grand bâtiment, de cette grande façade est celui du ***mur de l'Atlantique***. Ce mur de l'Atlantique - dont M. Desquesnes a dû vous parler abondamment ce matin, lors de sa conférence - représentait ce système de fortification qui s'étendait de la mer du Nord jusqu'au Pays basque, pour nous, en France, avec ses 15 000 ouvrages fortifiés à peu près. Le 6 juin 1944, le débarquement allié brise ce système de fortifications ; il le casse, le rompt. La voie de la liberté, la pénétrante de la liberté est celle que les soldats américains, canadiens, anglais - et français pour quelques-uns aussi, car 177 Français participent au Débarquement, ce qui constitue un chiffre assurément faible, mais tout de même à rappeler. Le 6 juin 1944, cette vague de liberté vient donc briser ce système de défense que constituait le mur de l'Atlantique. Le visiteur du Mémorial, finalement, franchit le mur de l'Atlantique en pénétrant dans ce musée.

Quelques éléments d'ordre administratif sont indiqués sur la gestion du Musée, avec une présidente qui est Madame le maire de Caen et des administrateurs, au rang desquels je me permets de citer Me Blanchard, l'un des principaux, toujours dans cette optique d'éducation à la paix. Le Mémorial ne raconte pas simplement les seuls événements qui se sont déroulés durant la Seconde Guerre mondiale. Certes, il est important et essentiel de le dire ; mais l'aspect le plus important consiste à réfléchir aux raisons qui ont amené la guerre. Peut-être plus globalement, quelles sont les raisons des guerres. Quels sont les événements qui ont amené au processus de la Seconde Guerre mondiale ? Pourquoi 1939 ? Pourquoi le déclenchement de la guerre ?

D'où une première partie consacrée à ce que l'on a appelé ***la faillite de la paix***. C'est-à-dire : pourquoi, après le 11 novembre 1918, à la fin de la Première Guerre mondiale, le monde n'a-t-il pas été capable d'éviter l'inexorable enchaînement des événements ayant abouti au processus qui a déclenché la Seconde Guerre mondiale ? Après ce 11 novembre 1918, et la signature des différents traités de paix, ceux de Versailles, de Trianon, de Saint-Germain-en-Laye, malgré aussi la naissance de la célèbre Société des nations, la SDN, pourquoi le monde n'a-t-il pas

été capable d'éviter cette infernale descente vers l'apocalypse du second conflit mondial.

Le visiteur du Musée emprunte, d'ailleurs, une descente, un chemin, il entame une descente, en une spirale infernale, vers l'apocalypse de ce second conflit mondial où l'on rappelle, justement, l'ensemble des échecs successifs : celui de la SDN, une Société des nations certes intéressante théoriquement, mais ne disposant pas des capacités militaires nécessaires (il n'y avait pas de Casques bleus oeuvrant pour la Société des nations), elle n'était pas capable non plus, d'instaurer ou de faire respecter la loi par la force.

Pourquoi le peuple allemand s'est-il senti humilié par le traité de Versailles ? Pourquoi ce traité était-il considéré comme quelque chose d'imposé ? Le *diktat* ? Là aussi, nous entamons une réflexion sur la "paix juste". Le vainqueur doit-il humilier le vaincu ? S'il l'humilie, la preuve en est, le vaincu humilié réagit, il se sent bafoué dans ses droits. Et c'est cette Allemagne mise au ban des nations, cette Allemagne étouffée, contrainte de payer les conséquences du premier conflit mondial, qui a permis l'élection, le 30 janvier 1933, d'Adolf Hitler. Je dis bien *élu* ; rappelons-nous toujours le fait que Hitler a été élu chancelier du Reich.

C'est donc tout cet ensemble de processus historiques que le Musée est là pour rappeler, afin de bien montrer les raisons de l'enchaînement des événements qui aboutissent au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Une mise en scène est réalisée, qui utilise la lumière, l'ombre.

D'abord, lorsque l'on pénètre dans ce premier espace, tout est blanc. Le mur est blanc. Pourquoi cela ? C'est parce que l'on essaie de montrer que, en 1918, on était hanté par l'idée de ne plus jamais revivre la guerre. Les personnes qui avaient vécu la Première Guerre mondiale pensaient que la guerre resterait à jamais bannie de l'histoire. "Plus jamais cela !" "La der des der". La France est l'un des pays qui ont été énormément marqués par le premier conflit mondial ; probablement comme l'ont été, par exemple, la Russie, la Pologne ou la Yougoslavie. Je sais que certains parmi vous viennent de l'ex-Yougoslavie, cet État profondément marqué par la Seconde Guerre mondiale, du fait du nombre des victimes, mais également du fait des problèmes internes : collaboration ou résistance.

La France a également été marquée par la Seconde Guerre mondiale ; la Normandie très fortement. Mais, globalement, la Première Guerre mondiale est une guerre qui a beaucoup plus marqué la société française que la Seconde Guerre mondiale. Si vous parcourez la France, vous verrez dans tous ses villages des monuments aux morts érigés, des monuments où sont gravés en lettres d'or les noms des 1 400 000 soldats français morts durant la Première Guerre mondiale. 1 400 000 personnes, cela veut dire beaucoup, mais cela ne veut également rien dire, dans l'absolu.

Je m'explique : la France recensait, en 1914, 40 millions d'habitants ; ceux-ci étaient répartis en 20 millions d'hommes et 20 millions de femmes. Sur ces 20 millions d'hommes, on comptait des enfants et des vieillards. 8 millions de combattants français ont été mobilisés durant la Première Guerre mondiale. Ce furent donc 8 millions de Poilus, de soldats qui se sont battus dans les tranchées. 1 400 000 d'entre eux sont morts ; plusieurs centaines de milliers ont été blessés : "gueules cassées", mutilations, marqués à jamais dans leur chair et dans leur esprit par ce conflit. Cela signifie que, en gros, un homme sur trois ou quatre était moralement ou physiquement marqué à jamais.

Ces hommes, cette société française, après la Première Guerre mondiale, ne voulait absolument plus revivre de guerre. Elle ne le voulait plus du tout. Le pacifisme aussi, tout comme les mouvements pacifistes, étaient très importants en France au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Et malgré cela, et parce que nous n'avons pas été capables, nous, Français, de respecter le vaincu, c'est-à-dire l'Allemand, lors de la signature du traité de Versailles, nous avons connu la faillite de la paix. Nous nous sommes montrés incapables de construire une paix juste. C'est pour cette raison que le Mémorial montre bien, en disposant des espaces commençant par du blanc : l'aspect blanc, le pacifisme blanc, le drapeau blanc, que cet espoir existait, en 1918, et qu'il s'est trouvé ensuite progressivement détruit pour aller jusqu'à cette descente vers le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale.

On explique cette Seconde Guerre mondiale dans une partie appelée *la France des années noires* ; mais, plus globalement, nous montrons ici ce qu'a été la guerre dans tous les pays l'ayant connue sous la forme de l'occupation nazie. La France représente l'exemple le plus décrit, le plus explicité ; mais, schématiquement, on essaie de montrer ce qu'était cette réalité de l'occupation nazie dans cette Europe qui, en 1942, était sous le joug maximal, le joug le plus important de l'occupation hitlérienne.

On essaie d'expliquer les difficultés du quotidien, celles rencontrées pour se nourrir, ou pour s'alimenter. On explique aussi ce qu'est la collaboration. Dans chacun des États occupés par les nazis, des mouvements de collaboration sont apparus. Oustashi chez certains, mouvements pro-nazis en Flandres, mouvements de même nature dans tous les États occupés par le Reich. Certains de ces mouvements naissaient pour des raisons diverses. Ainsi, l'histoire des États baltes, de ce point de vue, apparaît également comme très fortement emblématique. Certaines populations avaient connu l'occupation soviétique, celle des années 20 et 30, ont vu arriver, à un moment, les soldats allemands comme peut-être des gens venant les libérer. Puis l'histoire est devenue beaucoup plus compliquée que cela. Mais nous essayons de montrer aussi bien ce qu'était cette complexité de l'histoire de la collaboration, des collaborations, que de la Résistance ou des résistances face à l'occupation nazie.

Et puis, bien évidemment, il nous paraît indispensable d'expliquer également en quoi la Seconde Guerre mondiale représente une guerre particulière, parce qu'elle est une guerre dite "totale". Guerre mondiale, guerre totale. La Première Guerre mondiale était déjà une guerre mondiale ; mais la plénitude des mobilisations de la Seconde Guerre mondiale se fait beaucoup plus forte. Tout est mis au service de la guerre : mobilisation des esprits, des intellectuels, mobilisation économique, mobilisation des femmes, mobilisation de l'industrie. La guerre devient l'élément central, celui qui vraiment mobilise l'ensemble des énergies ; cela aussi bien chez les Alliés, Britanniques et Américains.

Je me rappelle très fortement le rôle-clé joué par l'économie américaine, par l'industrie américaine, également par les femmes américaines qui « Rosy la riveteuse » qui sont là pour construire ces navires : *Liberty ships*, chars, avions... qui vont contribuer à la réussite du débarquement en Normandie, mais qui vont également alimenter les troupes, même les soviétiques. C'est donc une mobilisation qui s'opère dans tous les pays, tant du côté des Alliés que de l'Axe : l'Allemagne, le Japon et l'Italie.

Nous évoquons, bien évidemment, le Débarquement, la bataille de Normandie. Ce matin, Rémy Desquesnes a dû vous décrire concrètement ce qu'ont été ces moments, ce qu'a été cette histoire, évoquée à travers l'exposition d'objets, mais également à travers la projection de films. De très intéressants films d'archives sont projetés lors de la visite du musée.

En outre, ce qui me paraît constituer une plus-value indispensable, et qui s'inscrit aussi très fortement dans le cadre de cette université de la paix, c'est que le Mémorial, dès le départ, réfléchit certes sur les raisons des guerres, on l'aura compris, mais aussi sur les conséquences des guerres sur la civilisation. Une grande galerie a notamment été aménagée, que l'on appelle la *Galerie des villes détruites* où l'on peut voir, par exemple, un monument parmi d'autres : une statue. C'est une statue d'un sculpteur caennais, Arthur Leduc, un ancien prix de Rome. Mais peu importe son nom, dans l'absolu et, j'allais presque dire, son oeuvre. Mais ce qu'il est intéressant de savoir, c'est que cette statue se trouvait dans la cour du musée des Beaux-Arts à Caen, durant l'époque où Caen était occupée et qu'elle a été, en partie cassée, en partie détruite : les bras et les jambes de ce centaure ont été arrachés par les bombardements. Nous montrons que toutes les guerres sont civiles car elles opposent toujours l'homme à l'homme : l'homme répand son propre sang, déchire ses propres entrailles.

### **Que signifie cela ?**

Cela signifie que la guerre détruit potentiellement la civilisation. La guerre détruit potentiellement l'humanité. Elle le fait à travers des objets emblématiques tels que des statues ; à travers des livres également, ces livres qui garnissaient la bibliothèque universitaire de Caen et se trouvent déchirés par des éclats d'obus. A

travers aussi des restes de briques ayant appartenu à une usine qui s'appelait l'usine Barricade. C'était l'une des usines dans lesquelles les combats de la bataille de Stalingrad avaient été particulièrement violents. Ces morceaux d'usine, de ville, d'oeuvres d'art cassées, détruites, sont exposés là pour mettre en garde sur le fait que toutes les guerres peuvent détruire l'humanité.

Détruire les humains, certes ; la Seconde Guerre mondiale a fait 50 millions de victimes, 50 millions de morts tandis que la Première Guerre mondiale n'en n'avait fait que 10 millions. Mais c'est aussi la civilisation elle-même - occidentale mais aussi toutes les autres - que peuvent être détruite des guerres devenant de plus en plus brutales, violentes. On rappelle quelques-unes des grandes villes, qu'il s'agisse de Varsovie, de Stalingrad, d'Hiroshima, de Rotterdam, de Tokyo ou de bien d'autres encore ; mais aussi Guernica, cette ville dont je vous parlais tout à l'heure, dont il est question au lever de rideau, en quelque sorte, de la Seconde Guerre mondiale. Mais nous pourrions très bien aussi, dans cette galerie des villes détruites, évoquer celles qui, après la Seconde Guerre mondiale, ont connu les bombardements, qu'il s'agisse de Sarajevo, de Bagdad ou de toutes les villes, villages, ou cités que les guerres menacent à chaque fois. C'est donc toute une réflexion qui dépasse largement le simple cadre de la Seconde Guerre mondiale pour s'étendre, plus largement, aux conséquences de la brutalité des guerres, des violences commises pendant la guerre.

Mais le Mémorial constitue également un livre d'histoire qui veut dépasser le cadre de la Seconde Guerre mondiale pour tenter d'expliquer, peut-être, selon une vision occidentale — certains l'ont affirmé, probablement à tort — le monde d'après 1945. Beaucoup d'entre nous venez d'ex-pays du bloc soviétique. Je crois qu'il serait très intéressant que vous alliez visiter ce musée parce que vous nous direz ensuite si vous pensez que ce que l'on a dit sur la guerre froide reflète, correspond exactement à ce que l'on vous a appris, soit dans vos familles, soit dans les livres d'histoire. Mais il nous paraissait donc indispensable d'expliquer le second XXe siècle, ce qu'a été la Guerre froide, ce qu'a été cette période qui naît dès la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Mais, d'une certaine façon, le 6 juin 1944, le Débarquement s'inscrit aussi comme un moment dans la grande histoire de la Guerre froide. Un nombre de plus en plus important d'historiens pensent aujourd'hui que la Guerre froide (cette période de confrontation entre deux idéologies, deux systèmes de pensée, deux blocs : d'un côté le bloc de l'Est, communiste, représenté par Moscou et ses pays satellites, les pays alliés et de l'autre le bloc de l'Ouest, Washington, occidental, capitaliste, avec, là aussi, le pays phare, le pays fleuron et ses pays alliés) est née en 1917 avec la révolution bolchevique - je ne sais pas si c'est ainsi que l'on vous l'a enseigné dans vos livres d'école - et que cette Guerre froide s'est terminée en novembre 1989, avec la chute du mur de Berlin et en 1991 avec l'implosion de l'Union soviétique.

Pour des historiens aussi, le 6 juin 1944 a représenté une façon d'éviter que les troupes soviétiques aillent peut-être jusqu'à Brest, jusqu'à l'Atlantique et ne conquièrent l'intégralité de l'Europe de l'Ouest. Certes, c'est la réponse à une demande d'ouvrir un second front, demande faite par Staline ; mais, en même temps, c'est aussi éviter de laisser les troupes de l'Armée rouge conquérir l'intégralité du continent européen.

Quoi qu'il en soit, nous racontons ce qu'est cette confrontation de deux systèmes au lendemain surtout de la Seconde Guerre mondiale. Nous racontons aussi les grandes crises de la Guerre froide, les crises majeures. La *crise de Cuba*, par exemple, celle d'octobre 1962 qui a failli entraîner le monde dans l'apocalypse d'une troisième guerre mondiale, nucléaire cette fois. La crise de Cuba a eu lieu parce que les Soviétiques avaient installé des missiles atomiques à Cuba. Ces missiles menaçaient le territoire américain. Le président Kennedy ne pouvait accepter cette menace du sacro-saint territoire américain (Cette notion de territoire sacré est très importante. Dès que l'Amérique est touchée ou potentiellement menacée sur son territoire, elle réagit. Cela a été le cas le 11 septembre 2001, bien évidemment ; nous l'évoquerons également dans les parcours du musée.) En 1962, John Kennedy commence donc ce bras de fer avec Nikita Khrouchtchev pour demander le retrait des missiles soviétiques installés à Cuba. Nous évoquons cela. Nous l'évoquons aussi avec notamment par le biais d'un très bel objet : Il s'agit des débris ou des morceaux de l'un des deux avions espions américains, des avions U2, qui avaient photographié les missiles soviétiques. Un de ces deux avions est détruit par un missile SAM soviétique, le 29 octobre 1962, pour être très précis. Et à ce moment-là, le monde a failli connaître une troisième guerre mondiale. Les restes de cet avion espion ont été offerts au mémorial directement par Raul Castro, le frère de Fidel Castro, poursuivant une idée très politique. En effet, ces morceaux d'avion restants sont conservés au musée de la Révolution à La Havane, à Cuba. Or, dans l'histoire officielle du régime cubain, ils constituent quasiment de saintes reliques ; c'est la Sainte-Croix. Le fait de donner au Mémorial de Caen, à ce musée que visitent à peu près 30 à 40 000 Américains tous les ans, les morceaux de cet avion signifiait un acte politiquement fort que Raul Castro voulait poser. Nous l'avons accepté, nous, dans cette optique, parce que cet objet est très important à propos de ce temps essentiel qu'a constitué la crise cubaine.

Outre cette crise de Cuba, c'est aussi les armes de la Guerre froide. On voit ici un avion, un Mig 21 soviétique, une bombe atomique américaine, un missile atomique français. Certes, c'est un musée ayant vocation à expliquer l'histoire, dans une optique d'histoire pour la paix ; mais il veut aussi montrer quels objets menacent potentiellement la paix. Ils peuvent parfois contribuer à la paix ; nous n'avons pas une vision pacifiste, béate d'une paix qui resterait systématiquement non armée. Nous le montrons dans une mise en scène très particulière ; vous voyez en effet que

cet avion est enfermé, enchâssé dans une sorte d'abris antiatomique, avec l'idée que ces armes-là auraient pu créer une troisième guerre mondiale, mais que l'avion n'a jamais décollé. Nous n'avons pas connu de troisième guerre mondiale. Sinon nous ne serions pas là aujourd'hui pour en parler. C'est donc une mise en scène qui vient mettre en lumière les menaces mais qui vise également à bien montrer que des conflits périphériques ont eu lieu : au Vietnam, en Angola, au Mozambique, avec les guérillas sud-américaines et, bien évidemment, la guerre de Corée, mais que la Guerre froide n'a jamais constitué ce temps de confrontation, d'affrontement direct entre les deux supergrandes puissances.

Et puis cette Guerre froide se termine en 1989, le 9 novembre très exactement. Pourquoi se termine-t-elle ce jour-là ? Nous expliquons le rôle très important joué par Michael Gorbatchev : Qu'est-ce que la *perestroïka* ? Qu'est-ce que la *glasnost* ? Pourquoi, finalement, ce processus, cette théorie des dominos à l'envers qui amener l'effondrement, la dislocation des fondements du bloc soviétique, les uns après les autres ? Pourquoi la victoire, finalement, du bloc occidental face au bloc oriental ? Qu'est-ce qui explique la fin de la Guerre froide ?

Certes, c'est le rôle joué par Michael Gorbatchev, cet homme qui se dit vouloir sauver le système. Il sait que le système soviétique, le système de l'Est, intrinsèquement ne peut plus perdurer, que l'on doit le réformer, le transformer parce que la compétition devient impossible à tenir, cette course aux armements que le président Ronald Reagan, arrivant au pouvoir dans les années 80, met en avant en lançant notamment la fameuse Guerre des étoiles, cette initiative de défense stratégique, avec aussi l'erreur fondamentale commise par les Soviétiques, à ne pas oublier, en décembre 1979 lorsqu'ils sont allés envahir l'Afghanistan. L'Union soviétique se ruine économiquement, moralement aussi parce que sa population commence à ne plus accepter les sacrifices militaires et humains qu'exige la guerre en Afghanistan. Moscou perd progressivement ce bras de fer contre Washington. Michael Gorbatchev accepte l'idée, tout en voulant sauver le cœur, l'Union soviétique, de laisser la liberté aux ex-pays de l'Est, aux pays satellites. D'où l'ouverture du Mur. Ce mur qui est montré au Mémorial, sous la forme de deux grands morceaux, deux grands pans de mur érigés en hauteur, arrachés comme après novembre 1989.

Je crois que l'on trouve, là aussi, une mise en scène intéressante illustrant le type d'histoire que l'on veut raconter. J'ignore quand vous êtes nés ; probablement dans les années 1980. L'âge des personnes auxquelles on s'adresse est aussi un élément intéressant. Je suis, pour ma part, une personne d'une génération qui a connu la Guerre froide. Vous, vous êtes les enfants nés à la fin de la Guerre froide ou après la Guerre froide. Je ne sais pas si je peux parler d'un plaisir que j'ai eu, peu importe, mais, quand j'étais jeune soldat (la France était un pays où l'on faisait son service militaire), dans les années 80, je gardais le mur de Berlin. C'était intéressant parce

que l'on se trouvait, ici à Berlin, directement au coeur de cette histoire que constitue la Guerre froide. Et, lorsque, en 1988, j'étais militaire à Berlin, jamais, — je dis bien jamais — je n'aurais imaginé qu'un an plus tard, le Mur allait tomber ; c'était inconcevable.

Dans ces années 80, nous gardions encore véritablement cette idée que cette histoire de la Guerre froide allait nécessairement continuer, que le Mur construit en 1961 allait durer éternellement et que la confrontation allait perdurer. Et puis il est tombé ; il a disparu. Les dictatures — celle de Ceaucescu en Roumanie, et les autres se sont terminés. Ce fut une vague de liberté qui a déferlé et cette vague — que nous mettons aussi en scène dans notre Mémorial — expliquait qu'au tout début des années 90 l'idée avait cours (qui était reprise, par exemple, dans les travaux de Francis Fukuyama, *La Fin de l'histoire*, reprise également dans le *Discours à la nation* de Georges Bush père en 1991) que l'on allait connaître l'avènement d'un nouvel ordre international.

Le monde des années 90 devenait théoriquement un monde duquel on pouvait potentiellement bannir la guerre ; un monde qui avait vu la victoire d'un système, d'un bloc, d'une idéologie — l'idéologie occidentale, l'idéologie capitaliste ou libérale — et qu'une sorte de *pax americana* pouvait s'imposer. Lisez le discours de Georges Bush père et vous y trouverez vraiment cette idée qu'il n'y avait quasiment plus d'histoire. Quand je parle de fin de l'histoire — l'histoire est faite de conflits, elle est faite également de ruptures et de confrontations. Or, là, non ; il n'y avait plus d'ennemis, plus de danger et nous pouvions créer une sorte de paix perpétuelle, à la Kant. La coalition de 1991 contre Saddam Hussein et l'Irak en constituait le meilleur exemple, l'archétype même. Une menace, un danger pouvaient être réglés dans le cadre d'une grande coalition internationale où tous se trouvaient d'accord pour agir contre un protagoniste menaçant le droit international, mais aussi la stabilité internationale. C'est ce que l'on évoque dans cette partie du Mémorial.

Mais nous évoquons aussi le fait que, rapidement, les années 90 ont représenté les années d'un réveil douloureux. Ce réveil douloureux a commencé tout d'abord en Europe, en ex-Yougoslavie avec, en effet, l'apparition de ce conflit des Balkans touchant la Croatie, la Bosnie-Herzégovine, puis le Kosovo, qui a constitué véritablement un choc essentiel parce que, au coeur même de ce territoire vivant en paix depuis 1945, territoire qui s'était reconstruit autour de l'amitié franco-allemande, autour de ce couple fondateur de l'équilibre européen, aux portes mêmes de l'Europe, à une heure et quelques d'avion de Paris, l'Europe recommençait à vivre les souffrances du passé sous la forme de crimes de guerre, de crimes contre l'humanité, voire de génocide.

On a alors commencé à entrevoir une faille dans la vision de ce nouvel ordre international, ce nouvel ordre mondial. Il s'agissait alors de l'ex-Yougoslavie, bien évidemment, des Balkans et puis des nouvelles menaces, des nouvelles formes de

menaces qui sont apparues progressivement, notamment celle du terrorisme. Nous montrons dans la toute fin du Mémorial ce terrorisme en exposant des morceaux de poutrelles du *World Trade Center* que je vous invite, bien évidemment, à aller voir. Il y a, ici, montrées à l'extérieur du Musée, en dehors, à la toute fin des espaces du Musée, des restes des *Twin Towers*, des morceaux calcinés des Tours jumelles. C'est morceaux des *Twin Towers* nous ont été remis par Rudolph Giuliani, l'ancien maire de New York qui, volontairement — là aussi ce n'est pas neutre, c'est très important — s'est dit qu'au Mémorial de Caen, le musée probablement le plus important d'histoire et d'éducation à la paix, ils prêtaient ces morceaux des poutrelles, morceaux qui sont exposés en dehors du Mémorial, pour terminer la visite. L'idée sous-jacente est la suivante : "Toi, le visiteur qui viens visiter ce musée, quelle histoire veux-tu voir écrite pour le XXIe siècle ? Est-ce que le XXIe siècle ne doit être que le siècle de l'hyperterrorisme, de la violence, des guerres tribales, des guerres ethniques, de la violence connue en ex-Yougoslavie, de celle connue au Rwanda, du choc des civilisations comme l'a théorisé ou écrit Samuel Huntington ? Est-ce bien cela que tu veux, pour toi et surtout pour tes enfants ? Ou bien existe-t-il d'autres façons, d'autres approches à choisir, d'autres méthodes pour procéder ? Et surtout : Que dois-tu faire, que peut-on faire, individuellement et collectivement, pour éviter que le XXIe siècle ne devienne que ces symboles de violence ?

C'est donc un musée qui amène à réfléchir à la façon de construire une autre histoire. Et pour justement donner les pistes de cette éducation à la paix ou à des approches différentes, certaines parties très intéressantes du Mémorial — que je vous invite aussi à découvrir — sont consacrées à la paix : *des mondes pour la paix*. On explique cela à travers la reproduction en grandeur nature du premier traité de paix connu de l'histoire de l'humanité, au lendemain de la bataille de Kadesh au XIIIe siècle avant Jésus-Christ, si vous allez à Louxor, vous verrez cette grande pierre sur laquelle, pour la première fois, l'homme a écrit qu'il déposait les armes, qu'il évitait la violence.

Il s'agit donc de montrer que, depuis les origines de l'humanité ou de la civilisation, on s'est dit à certains moments que l'on arrêtaient les conflits, que l'on trouvait des moyens différents de la violence pour tenter de vivre ensemble et que, penser la paix n'était pas une simple pensée occidentale, mais que c'était chaque grande civilisation, toutes les civilisations qui avaient réfléchi aux moyens d'éviter la violence par des approches culturelles, familiales, économiques et autres. Il s'agit aussi bien de la civilisation dans la tradition gréco-romaine, ou chrétienne, hébraïque, islamique, hindouiste, bouddhiste, chinoise, japonaise. Même les civilisations dites "premières", à la culture orale, ont pensé la paix.

Des kiosques sont donc installés qui expliquent quelles sont ces voies et aussi en quoi et comment aujourd'hui des structures, des organisations, des initiatives, évidemment très importante, avec l'ONU, avec des ONG phares, mais, en quelque

sorte, toutes choses étant l'autre d'une autre, cette université de la paix à laquelle vous participez, à laquelle vous êtes inscrits, constitue également l'un des vecteurs qui permettent la rencontre, la connaissance, la discussion également, ainsi que le dialogue et l'ouverture, évitant assurément, probablement que l'on n'écrive l'histoire que dans les termes de la violence, de la brutalité et par ce choc des civilisations qui constituerait probablement une erreur fatale du XXI<sup>e</sup> siècle, si nous y adhérons, et si nous nous inscrivons uniquement dans cette confrontation directe des identités et des cultures.

Voilà ce que je voulais vous dire. En effet, beaucoup serait à expliquer sur nos activités au quotidien, celles qui visent à rendre vivant ce musée Mémorial : des expositions, un jardin ou plutôt des jardins en la mémoire des libérateurs, une galerie des prix Nobel de la paix. Cette très intéressante galerie a été construite dans un ancien poste de commandement et bunker, celui du général allemand qui commandait la place de Caen pendant la bataille de Normandie. Voyez donc qu'il s'agit là d'un changement de lieu : un lieu de guerre se voit transformé en lieu de paix. Là aussi, on retrouve l'importance du choix du lieu pour expliquer tout cela.

Et puis, le Mémorial, c'est aussi un certain nombre de manifestations ou d'évènements. Je voudrais juste illustrer cela ou vous montrer très rapidement certaines choses car certains événements sont vraiment très importants, notamment des **concours**.

C'est ainsi que tous les ans, nous organisons des concours : le *Concours international de plaidoirie d'avocats* et le *Concours de lycéens sur les droits de l'homme*. Me Blanchard est le créateur de ce concours international de plaidoirie d'avocats et nous avons, nous Mémorial, donné un petit frère ou un fils complètement légitime à ce concours : le concours pour jeunes lycéens. La ville de Caen s'inscrit très fortement comme un lieu où l'on vient plaider pour les droits de l'homme. L'importance de ce musée ne se limite pas représenter un lieu de visite ; certes, c'en est un et c'est bien ; mais cela ne suffit pas. C'est aussi un lieu d'action, un lieu d'engagement, un lieu d'expression.

Il est vrai que cette question du droit reste essentielle. Ainsi, tous les ans, des avocats du monde entier viennent pour exposer une cause, pour défendre des cas précis. Je pense que l'on vous en reparlera durant votre séjour : certaines personnes ont vu leur cause avancer, évoluer, voire très fortement soutenue. Parfois même, je pense que nous avons pu contribuer à régler certaines situations, grâce justement à cette mobilisation. Cette mobilisation ne pourrait pas avoir lieu sans ce Mémorial.

Je vous invite donc à aller découvrir ce Mémorial. Pour ce faire, je vais vous distribuer des cartes d'entrée. Ce musée trouve toute sa place ici à Caen. Il est aussi écrit ou construit de façon *trilingue* : en français, en anglais — c'est normal : c'est la langue internationale, celle des Alliés, Américains et Britanniques — mais également

en allemand. C'est important : il est très important d'utiliser la langue de l'autre, la langue de celui qui incarnait l'ennemi, pour décrire et expliquer.

En outre, ce musée refuse de tomber dans la mauvaise ou fausse *querelle des mémoires*. Si vous avez quelques minutes et peut-être quelques questions ou remarques à formuler, réfléchissez à ce que je vous disais en introduction à propos de cette querelle des mémoires. L'histoire est difficile à écrire, elle reste compliquée et n'est pas neutre ; l'histoire est souvent très fortement utilisée et devient souvent un instrument politique. Ici, au Mémorial, nous devenons probablement un endroit où s'écrit une histoire de l'Europe ; un endroit où, enfin, on dépasse le simple cadre d'une histoire nationale car l'histoire nationale reste trop souvent l'antichambre d'une histoire nationaliste, d'une histoire où l'on voudrait s'affirmer et le faire face à l'autre. Cela ne signifie pas qu'il ne faille pas écrire d'histoire nationale. Utilisée, l'histoire le fut dans les années 90 comme un des éléments dans l'action de Milosevic. Je pense que les amis venant de Bosnie ou d'autres endroits seront là avec présent à l'esprit en quoi tous les dictateurs utilisent l'histoire à des fins politiques.

L'histoire dont il est question ici est apaisée, juste, scientifique ; il s'agit d'une histoire qui évite justement cette querelle des mémoires, car après les années 90 qui ont connu la chute des idéologies et du communisme, la fin des grandes utopies politiques également comme le tiers-mondisme, le panarabisme, aujourd'hui, l'histoire se transforme de plus en plus en une histoire des groupes, allais-je presque dire, une histoire des identités très proches, une histoire des ethnies ou des communautés. Et le danger apparaît justement lorsque l'on veut trop se refermer sur des histoires partisans car elles peuvent devenir aussi l'origine de processus conflictuels.

Je terminerai juste en disant que, il y a quelques semaines, nous avons été sollicités par un groupe d'historiens et de responsables politiques de la ville de Tallinn. Ils nous ont expliqué qu'ils se trouvaient confrontés, eux, en Estonie, à l'idée de construire un musée mémorial. Ils nous ont demandé comment faire et comment construire un musée qui ne serait pas uniquement mal compris ou mal perçu par les Russes. C'est intéressant. On fait appel au Mémorial.

Nous avons également reçu, il y a quelques mois de cela, une équipe en provenance de la ville de Gdansk en Pologne, parce que cette ville réfléchit actuellement à construire un centre d'histoire et de mémoire autour du syndicat Solidarnosc ; c'est l'histoire de Lech Walesa. A Gdansk, on se demande comment faire pour raconter cette histoire certes, mais dans une dimension européenne, une dimension qui ne serait pas que de conflits, de querelles.

Je crois que, lorsque des musées à travers le monde font appel à nous pour avoir un regard d'experts, mais aussi un regard neutre, apaisé et intelligent, on peut dire que nous avons réussi notre pari. Celui-ci n'était pas simple, ainsi que j'espère vous

l'avoir fait percevoir, de construire un lieu d'histoire de mémoire et d'éducation à la paix.

Je vous remercie de votre attention. Je voulais aussi remercier les interprètes. En effet, je sais qu'il est extrêmement difficile de traduire en temps réel, même si je n'ai pas entendu le résultat correspondant. Cependant, je suis certain de la qualité de leur prestation.

### *Questions-réponses*

#### **Me Bernard Blanchard**

Merci beaucoup pour cet exposé brillant et passionné ; je pense qu'il aura suscité de nombreuses questions de la part de l'auditoire. La première question va nous être posée par Alexandro, qui est un grand habitué du Mémorial. Il vient de Roumanie et était présent à l'Université d'été, l'année dernière, et, lors du concours international de plaidoirie d'avocats, j'ai eu la surprise d'entendre : « M. Blanchard, M. Blanchard ». Il était accompagné d'un étudiant bulgare. Il est donc venu, puisqu'il a suivi une année d'études à Fontainebleau, au Mémorial pour participer au concours de plaidoirie. Le voilà donc aujourd'hui à nouveau parmi nous. Bravo, Alexandro.

#### **M. Alexandro \*, Roumanie**

Vous avez évoqué tout à l'heure le débat sur la statue du soldat soviétique. Je voulais savoir si une telle statue avait été érigée dans les autres Pays baltes et si cela avait donné lieu à un débat.

#### **M. Marc Pottier**

Précisément, je ne suis pas capable de vous dire si la Lituanie ou la Lettonie ont connu un problème similaire, celui d'une statue qui aurait été déplacée ; des étudiants venant de ces Pays baltes vont probablement faire des remarques à ce sujet. Quoi qu'il en soit, cette histoire des Pays baltes est celle d'États qui ont connu une occupation. Il s'agissait en l'occurrence de l'occupation soviétique, cette occupation difficile, faisant intervenir de la répression, mettant en oeuvre de la déportation, inspirée par la volonté de mettre fin à des cultures et à des identités nationales fortes, importantes. Lors de l'effondrement du bloc soviétique, quand l'accession à la liberté est devenue possible, ces États ont voulu écrire leur histoire, car c'est un moment qui vient nécessairement dans ces cas-là ; c'est indispensable

et complètement légitime. Un peuple qui n'a pas d'histoire, qui n'a pas écrit son histoire n'existe pas. Ensuite, tout dépend de la façon dont on écrit cette histoire.

Il y a trois ou quatre ans de cela, nous avons organisé au Mémorial une exposition sur l'histoire de la Lettonie ; elle était très intéressante. Il s'agissait de la Lettonie sous l'Occupation pendant la Seconde Guerre mondiale ; je peux vous dire que cela n'a pas été simple à faire. Il émanait une demande de la part de la présidence lettone, avec visite officielle (ce fut une très belle manifestation) où l'on racontait justement ce qu'avait été cette occupation de la Lettonie par les nazis. Mais les Lettons avaient aussi, dans ce travail de collaboration avec nous, l'idée de continuer un petit peu, sans s'arrêter à la simple occupation nazie. Ils voulaient expliquer ce qui s'était passé après la Seconde Guerre mondiale, lors de l'arrivée des Soviétiques. Les Soviétiques reconquérant ou reprenant la Lettonie ont été considérés comme des occupants. Il s'est organisé une résistance lettone : "hommes des bois", "coureurs des bois", tels étaient les noms de ces résistants lettons qui, pendant plusieurs années, se sont battus contre les troupes soviétiques installées. Et cela, ce n'était pas simple.

Je me souviens même que nous avons reçu la visite officielle, du moins cachée, mais officiellement téléguidée par l'ambassade de Russie en France, d'une délégation de responsables de musées : le musée des Forces armées de Moscou, qui était accompagné, nécessairement, par des hommes du FSB (l'organisme successeur du KGB). C'était très intéressant de voir que des collègues, patrons de musées venaient, accompagnés par des colonels des services secrets, je n'allais pas dire soviétiques mais russes, pour nous dire que nous ne pouvions pas, nous, au Mémorial de Caen, accepter d'accueillir une exposition racontant cette histoire-là. Cependant, nous l'avons quand même organisée. Cela ne signifie pas que nous n'entretenons pas d'excellentes relations avec des musées à Moscou, à Stalingrad, et que nous ne contribuons pas ou ne collaborons pas à écrire l'histoire avec les Russes. Mais cela montre comment tout sujet est compliqué et sensible, y compris ici, au Mémorial de Caen, dans un endroit suffisamment neutre et suffisamment crédible sur ce qu'il dit, pour que, lorsque l'on organise quelque chose, on porte ce regard, depuis l'extérieur de nos frontières, pour savoir ce que nous racontons. Votre remarque sur l'utilisation de l'histoire, aujourd'hui encore à des fins politiques est complètement intéressante et importante.

### **Me Bernard Blanchard**

On peut éventuellement demander à nos amis Lituaniens s'ils ont connu le même problème qu'en Estonie ?

### **Participante originaine de Russie**

Pensez-vous que la situation contemporaine puisse être qualifiée de guerre froide. Je veux parler de la situation existant actuellement entre les États-Unis et la Russie.

### **M. Marc Pottier**

Je suis plus historien que spécialiste des questions internationales, même si j'enseigne tout de même les relations internationales dans un certain nombre de cours. Certes, aux yeux de nombreux journalistes et spécialistes, il semble s'opérer un retour à un état de crispation dans la relation entre la Russie et les États-Unis, l'Occident, plus globalement. Cette crispation se traduit dans la fourniture en matières premières et surtout en gaz, ce produit qui constitue quand même l'arme essentielle, l'arme économique clé majeure tenue actuellement par la Russie, aussi bien — on pourrait l'évoquer pour les Pays baltes —, surtout, principalement, pour les pays d'Europe de l'Ouest.

Il se pose aussi, bien évidemment, ce grand problème, cette question clé du fameux bouclier antimissiles que les États-Unis souhaitent installer avec leurs alliés occidentaux, dont les Polonais puisque la Pologne constitue aujourd'hui un des pays clés dans la vision, dans le dispositif militaire américain en Europe. Ce bouclier antimissiles constitue nécessairement un élément qui ne peut qu'inquiéter Moscou. Il inquiète aussi, nécessairement, la Chine, ce pays qui a la capacité — comme il l'a montré il y a quelques mois — de détruire des satellites qui font partie de cette composante des boucliers antimissiles, de cette nouvelle forme de "guerre des étoiles".

Pour autant, je pense que c'est une crispation qui n'accompagne qu'un moment et traduit, je dirais presque, un moment de politique intérieure russe. Pourquoi cela ? Le président Poutine n'a qu'une seule envie, qu'une seule ambition, celle de devenir à nouveau président l'année prochaine. Or, la constitution russe l'en empêche. Est-il en train de réfléchir à la désignation d'un successeur ? Il réfléchit probablement plus à la façon d'entamer des modifications institutionnelles qui lui permettraient briguer un troisième mandat. Chaque fois, le président Poutine — mais je dirais que c'est de bonne guerre - a utilisé très fortement le sentiment national comme un levier lui permettant d'accéder au pouvoir, de le conquérir ou de le garder. La Tchétchénie a été justement le terrain privilégié de cette revendication hypernationaliste russe : "Je vais buter les Tchétchènes, même jusque dans les chiottes." Souvenons-nous tout de même de cette phrase prononcée par Poutine. Je crois que la période de crispation à laquelle nous assistons actuellement dans les relations russo-occidentales constitue aussi un élément participant à la précampagne de 2008 pour l'élection présidentielle en Russie. C'est la vision qui est la mienne ; peut-être est-ce une vision occidentale et peut-être avez-vous d'autres points de vue ou arguments à

apporter à ce sujet. Mais cette vision semble assez fortement reprise dans les médias et dans la presse en France notamment.

## **Participante**

Il est indiscutable que la Seconde Guerre mondiale a constitué une véritable leçon pour l'histoire mondiale. La réconciliation franco-allemande a également servi de base à l'Union européenne. C'est bien. Mais pourquoi cela n'a-t-il pas représenté une vraie leçon dans le sens où, après la Seconde Guerre mondiale, des guerres ont également repris, et même en 2001, en Macédoine, par exemple avec la guerre civile. A ce jour encore, il existe ce problème au Kosovo, par exemple, dans les Balkans. Comment pourrait-on vraiment mettre à profit cette leçon pour prévenir la survenue d'éventuels conflits ?

## **M. Marc Pottier**

Vous posez vraiment la question clé, la question fondamentale. Probablement qu'un cas d'espèce, c'est le cas d'école. Mais ce cas d'école n'est pas apparu *ex nihilo* ; il ne s'est pas produit par hasard. Il est arrivé parce que, déjà, un degré maximal de souffrance avait été subi. Il vient un moment où, après trois guerres, que je vous ai rappelées : celles de 1870, de 1914-1918 et de 1939-1945, certains hommes ou femmes de bonne volonté se disent qu'il n'est plus possible que cela survienne une quatrième fois car cela signifierait la fin de tout.

Déjà, ce sont donc des hommes. Cela a été Konrad Adenauer en Allemagne, le général de Gaulle, bien sûr, en France ; mais, plus globalement dans cette vision européenne - parce que cette Seconde Guerre mondiale, qui semble être une guerre franco-allemande, est surtout une guerre européenne, comme l'a été la Première Guerre mondiale. Ce sont donc des hommes de bonne volonté - Adenauer, de Gaulle, Spaak, de Gasperi, Bidault, Schuman, Monnet et d'autres, ces fameux pères fondateurs de l'Europe qui se disent qu'ils vont faire en sorte que. Mais pas simplement dans des cénacles politiques qui seraient situés complètement en dehors d'une réalité, du quotidien, mais aussi par des initiatives, à la base, à travers des choses simples comme des jumelages entre les villes.

Cela peut paraître parfois très éloigné, mais le fait qu'une ville comme Caen, qui a été complètement détruite, décide de se jumeler avec une ville d'Allemagne, Wurzburg, n'est pas neutre. Ces mouvements associatifs ont joué un rôle clé. Ce sont donc des initiatives politiques. Mais surtout, à la base, des mouvements de jeunesse, aussi : des mouvements scouts, des mouvements d'amitié ainsi que d'autres qui ont été vraiment très nombreux.

C'est également le fait de se dire que l'on enseigne la langue de l'autre. Même si cette langue se trouve malheureusement en perte de vitesse dans l'enseignement

en France, elle était devenue dans les années 50, 60, 70 la langue que tous les Français qui poursuivaient des études apprenaient après l'anglais ; c'était la seconde langue devenue quasiment presque obligatoire. C'est également cela qui a très fortement contribué à faire un exemple réussi.

Pourquoi cet exemple n'est-il pas nécessairement devenu un cas d'espèce transposable, un cas d'espèce qui pourrait être systématiquement appliqué. Vous évoquiez la Macédoine, ainsi que le Kosovo. On pourrait forcément évoquer la question israélo-palestinienne. Elle constitue quand même l'archétype même, le cœur même du conflit perdurant depuis j'allais presque dire depuis la fin du XIXe siècle, depuis la première *aliya*.

Je crois qu'il faut garder présents à l'esprit ces faisceaux de personnalités, d'initiatives ; ce sont également des volontés partagées. Concrètement, on ne sait pas ; mais il existe un exemple réel, qui a fonctionné et dont on peut probablement s'inspirer.

C'est ainsi que des jeunes ont planté, il y a quelques années, un olivier au Mémorial, l'olivier de la Paix. C'était intéressant parce qu'étaient présents des jeunes Allemands, des jeunes Français, des jeunes Israéliens et des jeunes Palestiniens. Ils étaient ensemble pour dire, pour essayer d'expliquer et montrer. Les Français et les Allemands l'ont fait, alors qu'ils se détestaient.

En 1947, un sondage avait été réalisé dans la population française qui cherchait à déterminer, chez les Français, quels étaient les peuples qu'ils considéraient comme ceux qu'ils aimaient le moins, ceux qui leur paraissaient comme les plus étranges. Il fallait en quelque sorte classer ceux que les Français n'aimaient pas. On leur demandait quelle était la population, le peuple qui était considéré comme le peuple le moins aimé en France. C'était le peuple allemand.

En 2007, les Allemands sont devenus nos amis par excellence. Et, même si on réfléchissait un tant soit peu à ces cartes ou schémas mentaux indiquant les pays que les Français aiment le plus, je ne pense pas me tromper en disant que, globalement, les Français ont plus d'amitié potentielle avec les Allemands qu'avec les Anglais, ou avec les Allemands qu'avec les Américains. Il est vrai que, aujourd'hui, malheureusement, un sentiment d'américanophobie se développe, qui semble non négligeable en France. Je précise bien malheureusement, parce que 177 soldats français ont débarqué le 6 juin 1944 alors que, ce jour-là, des dizaines de milliers d'Américains le faisaient. C'est donc une question essentielle ; j'entends bien. Cependant, nous essayons nous, au Mémorial de Caen, de représenter, en quelque sorte, cette petite lueur, ce petit exemple à suivre parce que, ayant probablement, même assurément, très fortement réussi.

### **Participante originaine de Serbie**

Ce n'est pas une question, mais plutôt mon opinion : je pense que cette histoire de réconciliation entre l'Allemagne et la France est très comparable à notre histoire, celle de la Serbie et de la Croatie ou celle de la Serbie et de la Bosnie. Vous avez souligné la nécessité de laisser le temps passer ; c'est exact parce que les populations ont vécu des choses très difficiles.

### **M. Marc Pottier**

Votre remarque est très importante, très essentielle. Pourquoi les Balkans ont-ils imposé ? Pourquoi ces territoires, ces populations qui y vivaient ensemble, entretenaient des relations de nature économique, sociale ou politique, certes, avec la main de fer, le poids, la force de...

### **Participante originaine de Serbie**

Je voudrais dire également que le président de la Serbie s'est excusé, il y a quelques jours, auprès de la population croate. L'opinion était partagée sur le fait qu'il devait le faire ou pas pour toutes les exactions qu'a commises la Serbie.

### **M. Marc Pottier**

C'est vrai que la région des Balkans a imposé ; à cette période, cette chape de plomb avec Tito était là, qui exerçait un contrôle sans aucune réalité démocratique. Mais, bon, la Yougoslavie existait, et constituait une fédération. A la fin des années 90, pour des raisons diverses, la fin des idéologies a permis la naissance, ou la renaissance, la résurgence du nationalisme, mais d'un nationalisme exacerbé. Il est intéressant de constater ce parallèle entre la fin du communisme et la naissance du nationalisme, mais d'un nationalisme trop identitaire. Tous les nationalismes le sont, qu'ils soient serbe, croate, ou bosniaque. Ils sont à peu près de la même veine.

Il vient donc un moment où le phénomène suivant se produit : l'autre nous fait peur, il nous inquiète et nous nous replions sur nous-mêmes, sur une identité, sur un sentiment d'appartenance. Ce sentiment d'appartenance, trop fortement poussé, engendre — et il a engendré, comme on a pu le constater dans les années 90 — l'implosion de l'ex-Yougoslavie, avec, c'est vrai aussi le rôle des relations internationales : par exemple, celui que l'Allemagne a joué dans la reconnaissance de la Croatie. Ce fut un élément essentiel. La France non plus n'est pas restée neutre ; celle de François Mitterrand, la France dans son traditionnel soutien, dans sa traditionnelle amitié franco-serbe. Là aussi, c'est un héritage de la Première Guerre mondiale intéressant à analyser relatif au positionnement politique français. Mais la France a également été très fortement impliquée dans la défense ou dans la protection de Sarajevo. Certes, cela fera peut-être sourire Sarajevo, la ville détruite,

d'entendre dire que la France était là pour la protéger. Mais il ne faut tout de même pas oublier que plus de 90 — je crois, de mémoire — soldats français sont morts à Sarajevo. C'est aussi cette implication-là qu'il faut prendre en compte.

Il faut aussi voir que cette guerre des Balkans a montré qu'il fallait aussi manifester une volonté politique partagée, une volonté européenne, mais aussi une défense européenne qui soit effective, pour tenter. En effet, un des points faibles majeurs par lequel notre Union européenne pêche réside assurément dans cette absence d'une véritable force militaire adaptée pour tenter de faire respecter des positions diplomatiques. Nous n'avons pas d'armée européenne ; nous disposons d'un embryon d'armée européenne : il existe une brigade franco-allemande, on mène quelques opérations de coopération entre Français, Belges, Espagnols et Allemands. Cependant, nous ne sommes pas encore dotés des moyens tels que ceux de l'OTAN pour pouvoir imposer des règlements. Il a fallu, lors des événements de Bosnie-Herzégovine, mais encore plus fortement du Kosovo, que ce soit l'OTAN, c'est-à-dire une intervention américaine pour tenter de mettre fin, concrètement, à ce conflit.

### **Participante française**

Mais alors, justement, ne pensez-vous pas que c'est parce que cette Europe a été traumatisée par la Seconde Guerre mondiale qu'elle n'arrive pas à constituer une armée ?

### **M. Marc Pottier**

D'autres réponses peuvent expliquer pourquoi l'Europe n'a pas été capable de constituer une armée européenne. On mène une politique de sécurité et de défense européennes, la PESD. Nous avons commis des échecs, déjà sur un plan historique, lors de ce que l'on a appelé la communauté européenne de défense (CED). Cette Communauté européenne de défense n'avait pas pu naître dans les années 50-60, mais surtout parce que les Français avaient voté contre elle en 1954. Il est assez intéressant de voir le comportement des Français dans leur politique et dans leur comportement face à l'Europe : ils ont toujours été favorables à l'Europe ; mais, à certains moments, ils se sont presque tiré des coups de fusil dans le pied, à des moments clés. Ainsi, nous avons refusé le traité sur la constitution européenne, ce qui, à mon sens, représente une décision fatale, une monumentale erreur — monumentale. Mais nous avons aussi, quelques décennies plus tôt, dit non à cette Communauté européenne de défense. Ce non était double, émanant aussi bien des communistes français qui représentaient un parti très important dans les années 50 en France. Les Communistes pensaient qu'en cas de constitution d'une armée européenne, celle-ci serait également dirigée contre l'Union soviétique ; mais aussi les gaullistes, avec le général de Gaulle en tête — dont ce fut l'une des rares erreurs

qu'il ait commises sur le plan politique - qui pensaient qu'au nom de la préservation de notre indépendance nationale, nous ne pouvions pas confier notre sécurité à une armée qui ne fût pas uniquement française. Et là, cet échec de la Communauté européenne de défense a constitué un élément qui ensuite a fait que, la nature ayant horreur du vide, d'autres se sont dit qu'ils allaient se substituer à cette incapacité européenne à constituer une armée et les États-Unis, avec l'OTAN, ont joué ce rôle clé.

C'est vrai que, aujourd'hui, dans cette difficile création d'une armée européenne, des points de vue s'expriment, qui sont différents ; les ex-pays de l'Europe de l'Est, avec la Pologne en tête, se disent qu'ils ne peuvent pas confier leur sécurité à l'Europe, car elle n'est pas capable de l'assurer. Eux qui ont connu l'occupation soviétique et qui veulent aujourd'hui se positionner très fortement comme des États n'ayant plus jamais à craindre l'armée russe, qui peut assurer leur sécurité ? Aujourd'hui, c'est uniquement des États-Unis. D'où la signature d'accords et des achats de matériel. L'armée polonaise s'est dotée récemment d'avions de chasse américains et elle a refusé d'acheter, notamment, des Rafale, ces avions de fabrication française, mais construits en Europe.

Et puis, bien évidemment, il existe toujours, la position très ambiguë prise en permanence par la Grande-Bretagne, qui est dans l'Europe sans véritablement y être et qui, alliée traditionnelle des États-Unis, n'a pas non plus d'intérêts essentiels, primordiaux à vouloir la constitution d'une armée véritablement européenne. Il existe des étapes ; certaines coopérations naissent dont certaines, par exemple, se font autour de la construction de l'hélicoptère Tigre ; d'autres autour de la construction du potentiel futur deuxième porte-avions français, mais qui serait normalement franco-britannique. Ce sont là de petites bribes qui, pour autant, ne constituent pas une véritable armée européenne qui serait susceptible d'intervenir sur le territoire, sur le continent européen mais aussi, surtout, à l'étranger, lors d'opérations extérieures.

## **Participant**

Pensez-vous que, dans ce type de Mémorial qui peut voir le jour dans d'autres parties du monde, on pourrait aborder l'aspect religieux des choses. En effet, nombreux sont les conflits, par exemple ceux qui se déroulent en Palestine et également au Kosovo, découlent de la religion ?

## **M. Marc Pottier**

On explique cela un peu dans le Mémorial : l'une des causes des conflits qui ont jalonné l'histoire a été aussi de nature religieuse. Nous avons connu, nous Français, les pires choses lors des guerres de religion opposant catholiques et protestants : on a trucidé, on a assassiné, on a défenestré, au nom de Dieu. "Chacun son dieu" ;

"Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens". Ce type d'évènements a existé. Au nom de Dieu, aussi, on a institué l'inquisition ; on a exterminé, massacré les Indiens d'Amérique avant de les reconnaître enfin comme des êtres dotés d'une âme. Ensuite, on a créé le commerce triangulaire, le commerce "du bois d'ébène", des Noirs parce que, eux n'ayant pas d'âme, il était possible de les exporter d'Afrique vers Amérique. Tout cela, on le dit.

Mais on dit également que la civilisation, pas simplement chrétienne, mais aussi que toutes les grandes religions, sont aussi porteuses de messages de paix, de respect de l'autre, de construction de cathédrales, de mosquées, de livres clés. C'est ainsi que nous sommes donc également complètement bercés par ces civilisations, dans lesquelles le fait religieux reste capital et essentiel.

Je crois que c'est là que réside le juste équilibre des choses et que, à certains moments, on fait de mauvaises interprétations, des analyses erronées et que ces "fous de Dieu" actuels qui, au nom d'un islam mal interprété vont poser des bombes et commettre des attentats, ne respectent pas la parole sacrée, la parole divine de l'islam. Je crois que c'est également cela que l'on doit dire et expliquer en faisant en sorte d'éviter, comme je l'ai déjà dit, de tomber le piège de cette mauvaise interprétation qui serait celle d'un repli identitaire, d'un repli national et surtout d'un repli religieux. Le XXI<sup>e</sup> siècle ne doit pas devenir ce siècle qui verrait se dérouler de nouvelles guerres de religion. C'est un petit peu comme cela que l'on voudrait parfois nous faire comprendre les relations internationales. Or, elles sont plus complexes que cela.

### **Participante**

Je vous remercie d'abord de votre exposé. Ensuite, j'avoue avoir du mal à comprendre ce que vous voulez dire par le terme d'"histoire neutre". D'un point de vue pédagogique, comment faites-vous, au Mémorial, pour assurer l'enseignement d'une "histoire neutre" ?

### **M. Marc Pottier**

Merci pour votre question. Je préciserai d'abord que ce terme d'"histoire neutre" a peut-être été un peu excessif parce que la neutralité n'existe pas, ce qui est évident. La façon d'écrire l'histoire, le fait que chaque personne soit liée à sa propre culture, à sa propre histoire, à son identité, tout cela fait que la neutralité reste un but vers lequel on tend, un but qui serait suprême, ultime. Du moins essaie-t-on de ne pas rendre l'histoire polémique, d'en faire une histoire apaisée.

Ensuite, vous posez l'excellente question, essentielle, de la façon de faire passer le message, de le transmettre, et notamment à qui ? Aux jeunes, à ceux qui arrivent, accompagnés de leurs professeurs, de leurs parents, pour visiter ce musée. Pour ce

faire, il existe de nombreux moyens et actions tels que des cahiers éducatifs, des formations, des expositions. Nous sommes donc toute une équipe, que j'ai le plaisir de diriger, à essayer de montrer tout cela aux 130 000 enfants qui viennent en visite tous les ans : des Français, mais aussi des Anglais, des Américains, des Belges, des Néerlandais. Les jeunes affluent de tous les pays du monde, de plus en plus, qui viennent pour apprendre cette histoire-là. C'est donc vraiment là que réside notre ambition majeure, ultime, suprême ; mais la tâche s'avère très difficile. Nous avons un devoir de transmission de l'histoire qui est extrêmement important.

Mais nous le faisons parce que l'on nous en donne aussi les moyens. Peut-être ai-je oublié de le dire, ou de le préciser, mais ce Mémorial résulte d'une volonté de la Ville de Caen. Il représente vraiment le fruit d'une décision politique, dans le sens le plus noble qui soit, de réflexion sur la vie dans la cité, sur la façon de vivre ensemble. Ses administrateurs, sa présidente, toutes ces personnes ont accepté de donner les moyens à ce musée de faire tout cela. Ce faisant, ils nous permettent aussi d'emprunter ce difficile chemin. Ce que nous disons est écouté et nos actions sont observées. Il ne faut pas se tromper. Je ne pense pas que nous ayons le droit à l'erreur parce que, lorsque l'on nourrit de telles ambitions, il faut rester humble, mais aussi et surtout, je pense, très fortement pédagogue dans la façon de travailler.

### **Mme**

Je voudrais simplement faire un petit commentaire et revenir, très brièvement également sur les deux dernières questions qui portaient justement sur le sujet de l'armée. Il me semble, d'une certaine façon, qu'une armée européenne, au moins pour le moment, ne puisse pas se constituer. Là où vous avez aussi évoqué les intérêts nationaux, ce qui montre aussi l'Union européenne à 27, justement, là où l'on ne mène pas encore une vraie politique commune étrangère non plus. Et même, au début de la constitution de l'Europe, il s'agissait aussi plutôt des intérêts plutôt nationaux — par exemple ceux de la France ou ceux de l'Allemagne — qui étaient plus ou moins affaiblies après les guerres. En plus, c'était une réponse à des menaces avec d'un côté les États-Unis, et, de l'autre, la Russie qui grandissait. C'est pour cette raison que, de mon point de vue, il n'est pour l'instant justement pas possible de mettre en place une armée européenne en l'absence de ce consensus sur la scène internationale et pas national.

### **M. Marc Pottier**

Il existe pas de consensus politique, de véritable diplomatie européenne. La question est là et vous avez raison. En effet, qu'est-ce qu'une armée ? C'est un moyen mis à disposition des politiques, d'une vision politique, d'une diplomatie, de relations internationales. Et, malheureusement, le non français à ce référendum - parce que la France a décidé, à l'époque, d'organiser ce référendum - ce non au

traité constitutionnel européen a relégué sous l'étouffoir, peut-être pour des décennies, la construction d'une diplomatie européenne ; il l'a vraiment arrêtée. Vous avez entièrement raison. Nous n'avons pas un ministre européen des Affaires internationales, ni des Relations internationales. Nous ne l'avons pas encore.

Aujourd'hui l'Europe reste une Europe économique, qui produit de l'argent, de la richesse, qui permet à de nombreux États de prospérer. Elle constitue un eldorado économique pour tous les nouveaux entrants ; elle a permis des avancées majeures : il n'est que de considérer les succès économiques qu'ont connus l'Espagne, l'Italie et, maintenant aussi, le Portugal. Elle a donc permis à des États qui étaient pauvres de s'enrichir. Très bien. Mais est-ce là véritablement le but maximal, le but ultime de l'Europe ? Cela, oui ; mais si cela se limite à ça, ce n'est pas intéressant. Le projet politique manque ; nous constatons actuellement une carence du projet politique.

L'idée est dans l'air de constituer un "mini" "micro" petit traité, une petite constitution. Le président Sarkozy en représente l'un des principaux porteurs. Cependant, vous voyez que ce n'est pas évident. Même ce mini ou microtraité constitutionnel se voit repoussé, ou du moins n'est pas nécessairement accepté par les Polonais. Et puis, il existe toujours des difficultés relationnelles avec la Grande-Bretagne.

Je crois que nous sommes vraiment au coeur de la question : Qu'est-ce que l'Europe ? Peut-être sommes-nous allés trop vite dans son élargissement. Peut-être n'avons-nous pas suffisamment expliqué que le but de l'Europe ne se limitait pas à permettre l'accès à un pouvoir d'achat plus élevé, à un meilleur niveau de vie mais que qu'elle voulait, également et surtout, faire partager des valeurs communes, ces valeurs qui étaient inscrites dans le préambule du traité constitutionnel. Il n'a d'ailleurs pas été simple de les y faire figurer. Elles ne sont aujourd'hui pas suffisamment mises en avant pour se demander quel destin partagé on veut emprunter ensemble.

### **Participante française**

Je ferai pour ma part une remarque : nous avons France Inter, qui est la radio nationale et France Culture qui assure la rediffusion des grands procès tous les étés. Par exemple, celui de Klaus Barbie a été retransmis, il y a quelques années ; cela a également été le cas des responsables du génocide perpétré au Rwanda. Est-ce que vous avez des liens avec des personnes qui organisent ces émissions ? Et que pensez-vous de ces initiatives ?

## **M. Marc Pottier**

Pour ce qui est des aspects juridiques, je pense que Me Blanchard pourrait, plus fortement et plus intelligemment que moi, répondre à votre remarque. Mais du point de vue de l'historien, c'est vrai qu'il s'avère indispensable de tenir ces procès. Premièrement, parce qu'une histoire réconciliée, une histoire acceptée est une histoire où l'on a jugé. Les besoin de justice et de reconnaissance font que, à un moment, il est indispensable que l'on ait condamné, que le droit ait été dit.

C'est indispensable. Comme vous l'évoquez avec le procès de Klaus Barbie, c'est indispensable avec le "boucher de Lyon", le responsable de la Gestapo, cette police allemande qui arrêtait, emprisonnait, torturait. Klaus Barbie avait notamment arrêté et torturé à mort de Jean Moulin, ce père de la résistance intérieure française. Il avait été envoyé par le général de Gaulle. Il représente la grande figure de la résistance en France. Or, Jean Moulin a été assassiné par Klaus Barbie. Il a fallu attendre les années 80, l'année 1988, pour voir se tenir à Lyon ce procès au cours duquel on a jugé cet homme, ce vieillard. C'est toujours étrange et troublant quand, 50 à 60 ans plus tard, une personne qui était âgée à l'époque de 20 à 30 ans au moment où elle a commis ces crimes imprescriptibles, un vieillard est jugé, qui semble être un bon, un très bon grand-père de famille et qui, se défend, arguant du fait qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres, qui plaide non coupable, *non guilty*, comme l'on clamé tous ceux qui, aussi bien lors du procès de Nuremberg que de celui de Tokyo, étaient accusés. Mais il faut que ce droit soit dit.

C'est pour cette raison qu'il faut que, aussi bien par rapport à ce qui s'est passé pendant la Seconde Guerre mondiale que par rapport aujourd'hui aux différents tribunaux pénaux internationaux, le Rwanda, à La Haye, il est indispensable que la justice passe. Et tant que les coupables n'ont justement pas été arrêtés, puis jugés, cette possibilité de réconciliation n'existera pas. Nous pensons, par exemple, à la Serbie. C'est vrai que tant que n'auront pas été arrêtés les principaux responsables et criminels de guerre, la réconciliation restera impossible. Mais, pour ce faire, il faut aussi que la population accepte cela. C'est compliqué. Tant que cette acceptation n'aura pas eu lieu, ces États ne pourront pas redevenir à part entière membres de la communauté internationale. C'est ce qu'expliquait le chancelier Gerhard Schröder : il a fallu du temps. Il en a même fallu, chez eux, en Allemagne pour que les Allemands acceptent enfin cette culpabilité, qu'ils la travaillent, y réfléchissent et la reconnaissent. Cette reconnaissance marque une phase indispensable. Mais il faut souvent du temps pour cela.

## **Participante française**

Ce que je voulais demander, c'était si à propos de cette diffusion radiophonique, le Mémorial organisait une \*collaboration\*, où des choses de ce type ; parce qu'il s'agit de la mémoire.

**M. Marc Pottier**

Cette mémoire, ces archives, nous les avons. Nous nouons des partenariats qui ne s'articulent pas nécessairement autour du procès de Klaus Barbie en lui-même. Nous avons, avec la maison d'Izieu, cet autre endroit où Barbie a sévi en faisant arrêter des enfants juifs, des partenariats de cette nature, cela dans un but explicatif. Nous gardons vraiment toujours présente à l'esprit l'idée de tenter de rappeler ce qui s'est passé. Voilà ce qui nous anime. Il ne faut pas dire que ce qui s'est passé est désormais terminé, que l'on ne veut plus le savoir, que l'on ne veut plus l'écouter, que l'on ne veut plus l'entendre. Non ce n'est pas ainsi. Il faut tenter de l'expliquer, de le montrer, et cela par tous les moyens, par le canal de tous les vecteurs, qu'il s'agisse du cinéma, de la radio, des livres, de l'action éducative, de la formation. Tout cela est compliqué.

Pourquoi est-ce compliqué ? C'est lié aux vecteurs qui, de nos jours, facilitent l'apprentissage ? Qu'est-ce qui touche le plus les jeunes ? Est-ce l'histoire transmise oralement ? Est-ce les médias ? L'Internet ? Il est également intéressant de voir ce rapport que l'on entretient avec Internet ? Interrogez-vous, vous-mêmes : quel est votre principal moyen d'information et de connaissance au quotidien ? Je suis sûr que vous êtes des internautes à longueur de journée. C'est très bien. Mais Internet véhicule également un ramassis de mensonges absolus. Je ne dis pas que ce soit ce que vous regardez, bien sûr.

On a réalisé une enquête, il y a quelques années, justement, portant sur le thème : Internet et la *shoah*, c'est-à-dire sur ce que l'on dit du génocide commis à l'encontre des juifs. L'enquête révéla qu'il existait plus de sites négationnistes, notamment hébergés dans des serveurs américains - ce qui est intéressant - qui disent que ce n'est pas vrai, que l'on n'a pas exterminé 6 millions de juifs, que la *shoah* n'a pas existé, etc. que de sites disant la vérité. C'est quand même intéressant à savoir : pourquoi ces sites existent-ils ? A quoi contribuent-ils ? Que diffusent-ils ? Pourquoi le diffusent-ils ? Et à qui ? A cela aussi, on doit rester sensible et c'est en ce sens que votre remarque s'avère particulièrement judicieuse, qui s'interroge sur la façon et les moyens à utiliser pour faire passer aujourd'hui la connaissance historique.

**Me Bernard Blanchard**

S'il n'y a plus de questions, nous allons vous remercier, monsieur le Professeur.

**M. Marc Pottier**

Merci beaucoup.

**Me Bernard Blanchard**

J'aperçois le maître de chant qui va venir vous parler maintenant.

**Mme \*, française**

En ce qui me concerne, j'ai des tickets d'entrée au Mémorial à vous distribuer.

**Me Bernard Blanchard**

C'est pour ceux qui chantent seulement.

**Mme \*, française**

Ils sont ici et Me Blanchard vous les donnera. A la fin, j'aurai quelques information à vous donner. C'est pourquoi je vous demande de ne pas quitter la salle tout de suite.

**Me Bernard Blanchard**

Présentez-vous et dites-nous comment vous allez vous organiser. Interrogez-les pour savoir s'ils ont une partition.

**M. Quentin Le Goff, maître de chant**

C'est à moi que l'on a demandé de diriger la chorale - dont, apparemment, vous faites tous partie - lors du concert qui aura lieu vendredi prochain. Le but de ce concert est de chanter un ensemble de morceaux plus ou moins populaires représentants différents pays, notamment l'hymne européen, car c'est quand même le but.

**Me Bernard Blanchard**

Maintenant que vous êtes assurés d'avoir un maître de chant, un directeur de chorale, je vous demande quels sont ceux d'entre vous qui, dans la lettre que je vous ai envoyée, c'était prévu. J'ai eu l'impression que vous tombiez des nues. Tous les ans, des délégations viennent, chanter des chants de leur pays pour animer la journée de clôture. Bien évidemment, on prépare ces chants tout au long du temps de l'université, c'est-à-dire chaque soir vers 16 h 30-17 h 00 ou 17 h 00-18 h 00. On se réunit un peu plus haut, à l'amphithéâtre Vissol, autour d'un piano et l'on apprend à chanter les chants des différents pays. Où en êtes-vous, chaque délégation ? Avez-vous préparé quelque chose ?